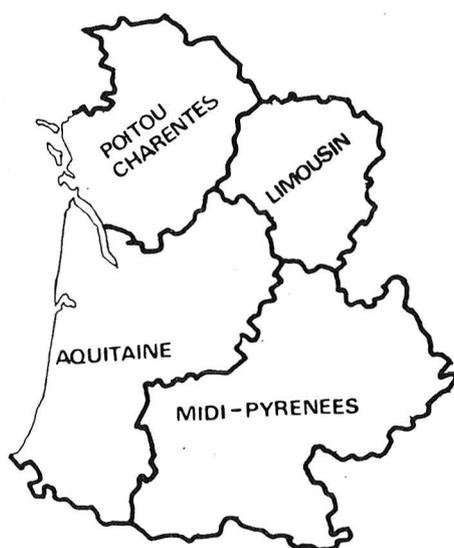


# AQVITANIA

TOME 8  
1990

UNE REVUE INTER-RÉGIONALE  
D'ARCHÉOLOGIE



EDITIONS DE LA FEDERATION AQVITANIA

---

## SOMMAIRE

---

Bruno Texier,		
Les fours à sel protohistoriques du site de l'Eglise à Esnandes (Charente-Maritime) dans leur contexte géographique et archéologique		5
Richard Boudet,		
Le harnachement de l'Age du Fer du Saula à Lafrançaise (Tarn-et-Garonne)		25
Christophe Sireix,		
Officine de potiers et production céramique sur le site protohistorique de Lacoste à Mouliets-et-Villemartin (Gironde)		45
Daniel Schaad et Georges Soukiassian,		
<i>Encraoustos</i> : un camp militaire romain à <i>Lugdunum civitas Convenarum</i> (Saint Bertrand de Comminges)		99
Anne Hochuli-Gysel,		
Verres romains trouvés en Gironde		121
Eliane Okais,		
Chapiteaux de marbre des Pyrénées-Atlantiques et des Hautes-Pyrénées antérieurs à l'époque romane		135
Jean Catalo,		
Rodez : du forum antique au couvent des Jacobins		161
Sylvie Riuné-Lacabe et Suzanne Tison,		
De l'Age du Fer au Ier siècle après J.-C. : vestiges d'habitats à Hastings (Landes), fouille de sauvetage sur le tracé de l'autoroute A 64		187
Marie-Françoise Diot,		
Analyse palynologique d'Hastings (Landes)		229

---

**Erratum** : Sur la couverture du tome 7, est portée la date de 1990. Il faut bien sûr lire, comme à l'intérieur du volume, 1989.

---

Jean Catalo

## Rodez : du forum antique au couvent des Jacobins

### Résumé

La fouille du site des Jacobins à Rodez (Aveyron) constitue la première tranche des travaux archéologiques qui s'étendront sur environ 5 000 m<sup>2</sup> situés au cœur de la ville ancienne. Ces premiers résultats témoignent de deux millénaires d'occupation continue.

Au premier urbanisme romain qu'illustre un bâtiment augustéen initialement bâti en bois et torchis, succède une phase de construction monumentale — aile orientale du forum — du troisième quart du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. qui impose un nouveau schéma d'organisation de l'espace urbain. La destruction de cet ensemble à la fin du VI<sup>e</sup> siècle transforme ce secteur de Rodez en zone d'habitat durant la majeure partie du Moyen Âge. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, les Dominicains y implantent leur couvent maintes fois transformé jusqu'à sa destruction à la révolution.

La poursuite des fouilles devrait compléter et préciser cette première approche dont bien des aspects renouvellent la connaissance de l'urbanisme de Rodez.

### Abstract

The excavations on the site of «the Jacobins» in Rodez (Aveyron) constitute the first part of the archaeological works which will extend on about 5 000 m<sup>2</sup> inside the city-centre. The first results bear witness to two thousands years of History.

First roman urbanism is illustrated by a building originally made of wood and clay dating back to August period. A new scheme of the city develops with a monumental building dating from the third quarter of the I<sup>er</sup> A. C. After the end of sixth century, this area is converted into a living district all along the Middle-Ages. At the end of thirteenth century, the Dominicans settle down, founding their monastery which was transformed many times until its destruction after the Revolution.

Thanks to the new works on the site, knowledge of urbanism of Rodez will be improved, enriching and precisising this first approach.

La fouille de sauvetage du site des Jacobins à Rodez représente la première tranche de travaux archéologiques précédant l'aménagement (parking souterrain, médiathèque) des abords de l'Hôtel de Ville. Cette première opération concerne plus précisément le site de l'ancienne école Gally installée dans une partie de la caserne Sainte-Catherine, sur une parcelle de 2183 m<sup>2</sup> (fig. 1) <sup>1</sup>.

Les bâtiments militaires qui occupaient cet îlot compris entre la rue Camille-Douls, la rue Louis-Oustry et l'ancienne rue de La Bullière avaient été construits au début du XIXe siècle sur l'emplacement du couvent des Jacobins. Cette implantation s'est accompagnée d'un réalignement des rues qui gagnent alors en largeur sur l'emprise des bâtiments conventuels.

Arrivés en 1283 à Rodez, les Dominicains ont construits leur monastère en bordure de la cité ruthénoise. Avant cette installation, l'occupation du site est mal connue. Le fonds d'archives des Dominicains de Rodez contient sans doute l'essentiel des actes se rapportant au secteur d'habitat antérieur à l'implantation des Jacobins. Malheureusement, cet ensemble assez remarquable n'a jamais été exploité à l'exception des sources du XVIIe siècle <sup>2</sup>.

Pour les périodes plus anciennes, l'inventaire des découvertes fortuites faites depuis le XIXe siècle <sup>3</sup> permet d'approcher le contexte archéologique du site. La parcelle se trouve au sein de la ville antique entre le rempart oriental et la croisée du *cardo* et du *decumanus* hypothétiquement située Place de la Cité.<sup>4</sup> La voie récemment mise au jour impasse Denys-Puech <sup>5</sup> semble confirmer l'implantation de l'un de ces axes fondamentaux sur la rue Aristide Briand au nord du site des Jacobins. Par ailleurs, l'enceinte romaine, repérée en 1978 <sup>6</sup>, passe probablement le long de la rue de

La Bullière. Globalement, la plupart des vestiges archéologiques antiques découverts aux environs de l'école Gally sont de nature monumentale : fûts de colonnes, dallages superposés <sup>7</sup>. Une importante occupation du Ier siècle est suggérée par le mobilier céramique et monétaire ou les tronçons d'égouts connus <sup>8</sup>.

Sur le site des Jacobins, la chronologie des structures découvertes retrace l'ensemble de l'évolution urbaine de Rodez. Les transformations successives, surtout les plus récentes, ont bien sûr partiellement détruit les différents vestiges. Néanmoins, les grandes phases d'occupation ont pu être clairement définies du Ier siècle avant notre ère jusqu'à aujourd'hui.

## Vestiges pré-augustéens

Le vestige le plus ancien du site est une rigole taillée en «U» dans la roche-mère de 6,3 m de long, 0,3 à 0,5 m de large, et de 0,1 à 0,3 m de profondeur. A l'exception de quelques morceaux d'amphores, elle ne contient aucun remplissage différencié. Il n'existe pas non plus de couche d'occupation adjacente. D'axe nord-ouest/sud-est, elle s'inscrit dans la pente naturelle du substrat <sup>9</sup>, et s'estompe quand celle-ci s'accroît. Cette position particulière semble lui donner une fonction de drainage de l'eau qui peut s'écouler ainsi sur le substrat imperméable. Elle est recouverte par une terre riche en gneiss désagrégé. Cette couche immédiatement supérieure au substrat s'étend en fait sur une grande partie de la zone est du site.

Plus au sud, un petit foyer (diam. = 0,5 m) sur une fine couche d'argile déposée sur l'horizon précédent, forme la seule structure organisée possédant un mobilier comparable.

1. Cet article est la synthèse d'un travail d'équipe : J.-L. Boudartchouk, P. Gardes, A. Ipiens (dessin), L. Llech (photos, plans, dessins), P. Massan (plans), C. Pedrosa. La fouille de trois mois (Avril-Juin 1990) a fait l'objet d'une convention entre l'Etat (D.R.A.H. de Midi-Pyrénées), l'A.F.A.N. et l'entreprise Bisseuil. Nous remercions pour leur aimable collaboration la municipalité de Rodez, le club archéologique de la MJC de Rodez, L. Dausse, J.-E. Guibault et l'ensemble des bénévoles. 1275 m<sup>2</sup> ont pu être traités en aire ouverte dans les délais de fouille, 285 m<sup>2</sup> seront traités avec la troisième tranche de travaux.
2. Essentiellement les travaux de Pierre Lançon dont *L'église du couvent des Jacobins*, Revue du Rouergue n° 140, Hiver 1981, p. 304-326. Le fonds est coté II-H aux archives départementales de l'Aveyron.
3. A. Albenque, *Inventaire de l'archéologie gallo-romaine dans le département de l'Aveyron*, 1947.  
L. Balsan, L. Dausse, *Suite de l'inventaire de l'archéologie gallo-romaine de A. Albenque, pour Rodez, de 1948 à 1979*, dans P.V. de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, XXXXIII-2, 1982, p. 59-80.
4. B. Suau, *Rodez*, Atlas historique des villes de France, 1983.
5. R. Garric, *Voie et fonds d'habitat gallo-romains proche du Boulevard Denys-Puech à Rodez*, Vivre en Rouergue, cahiers d'archéologie aveyronnaise, n° 4, 1990, p. 115-132.
6. *Inventaire...*, *op. cit.*, site n° 103.
7. *Inventaire...*, *op. cit.*, site n° 40 et 118.
8. L. Dausse, dans P.V. de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron, XXXXV, p. 192.
9. Le substrat forme une terrasse relativement plane dans les zones ouest et nord autour de la cote 630,48 m. Dans la zone est, il prend une pente ouest-est d'environ 10 %. La cote 630 délimite grossièrement la butte sur la quelle est implantée la ville ancienne.

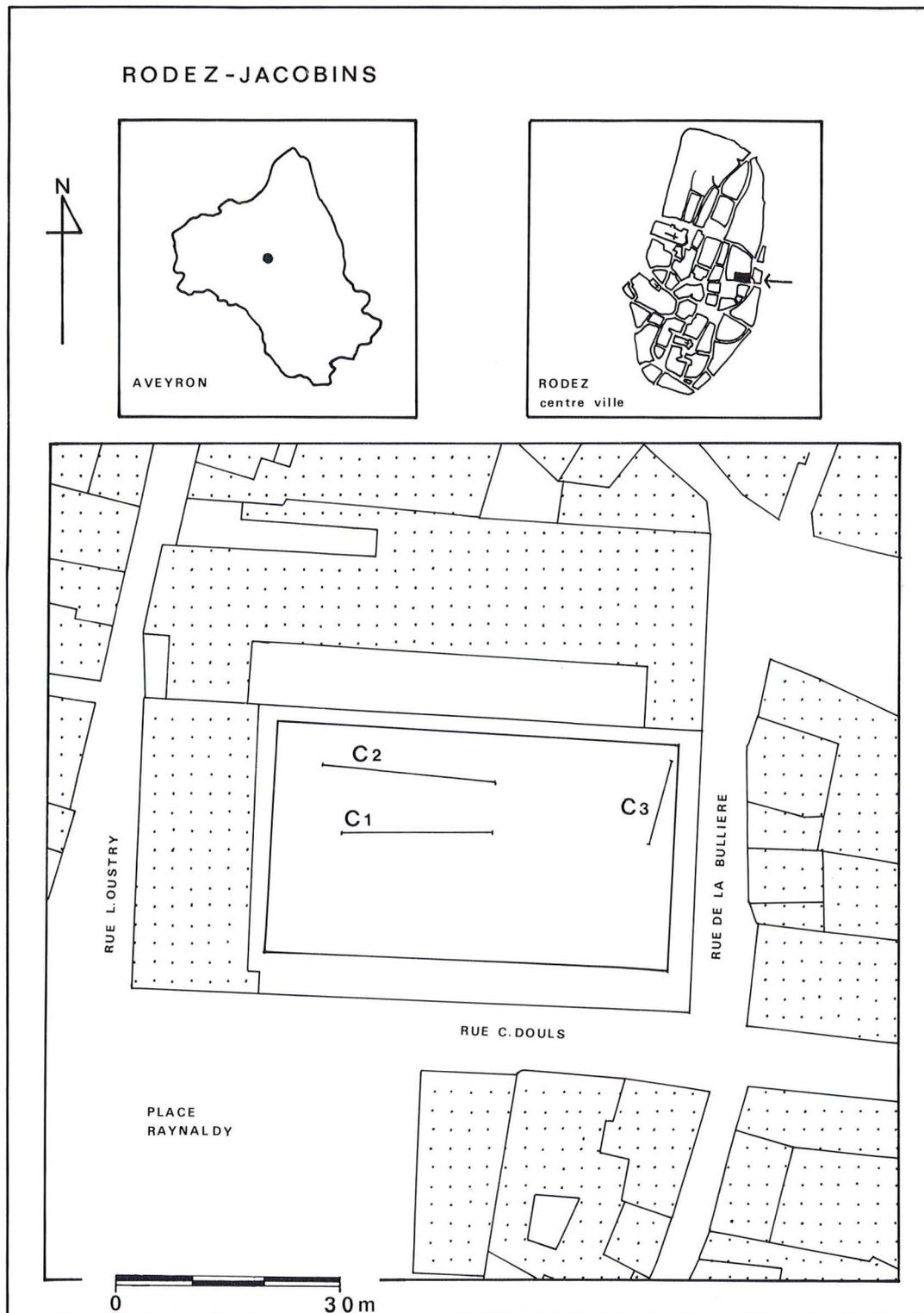
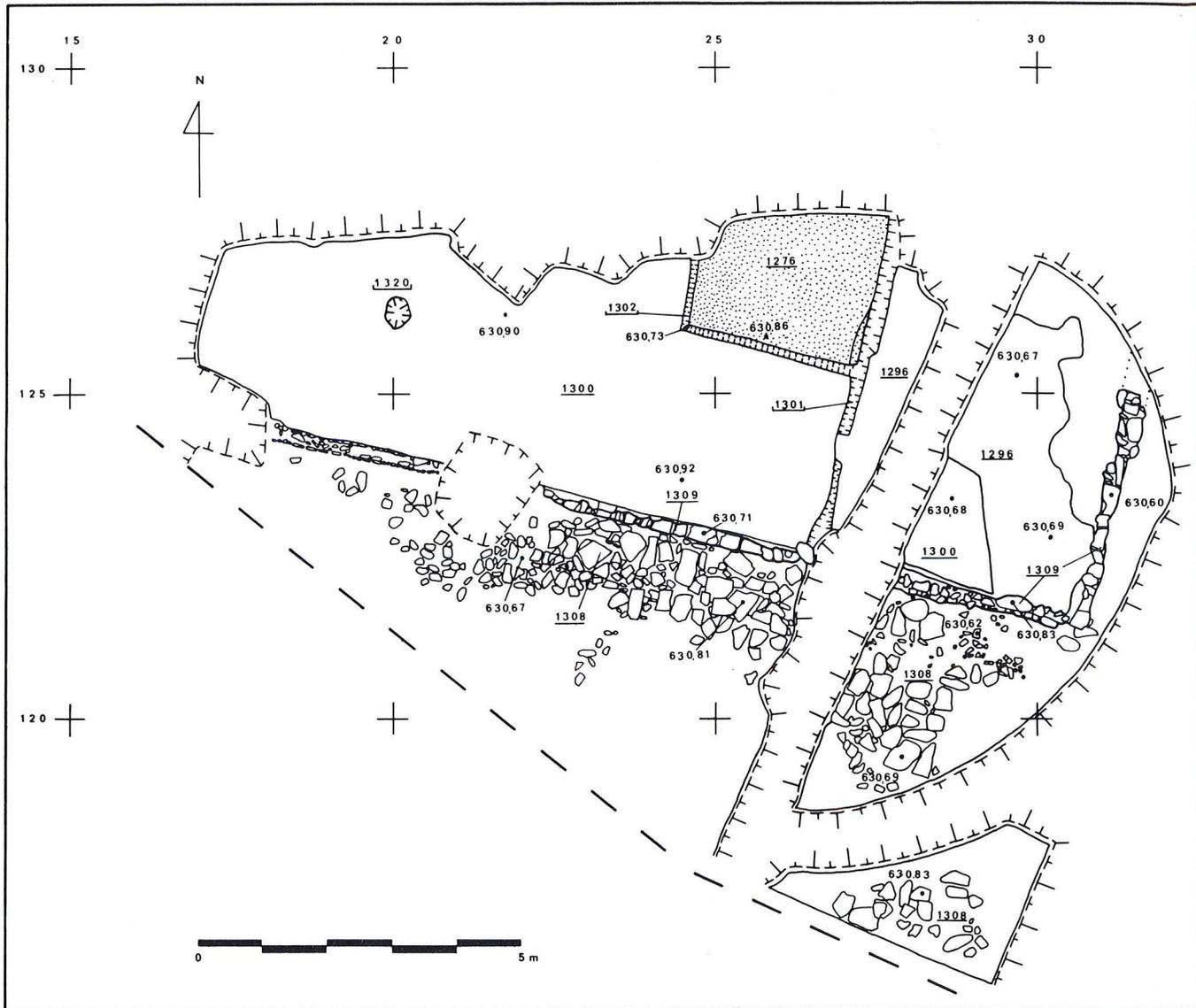


Fig. 1. — Plans de situation du site et des coupes.



## LEGENDE



sol



creusement



perturbation



limite de fouille



restitution

BATIMENT AUGUSTEEN  
Rodez - Jacobsins

Fig. 2. — Plans des vestiges du bâtiment augustéen.

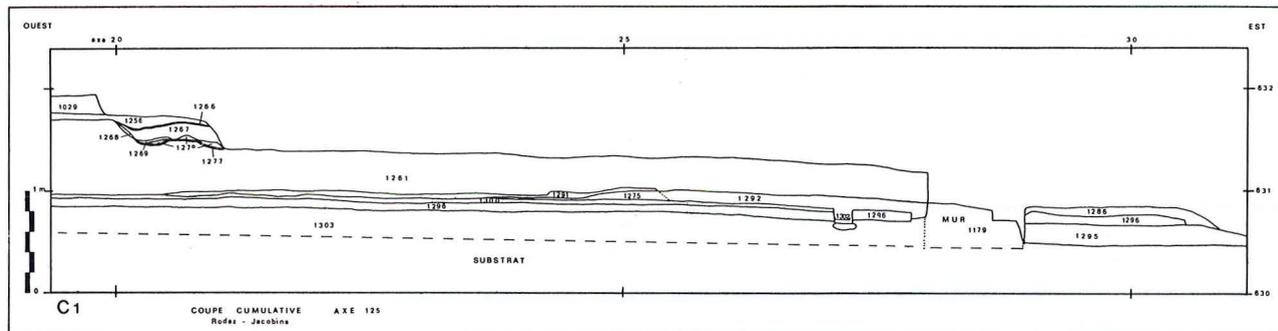


Fig. 3. — Coupe ouest-est du bâtiment augustéen et des sols mérovingiens.

Malgré une recherche systématique pratiquée en fin de chantier, il s'agit de l'unique lambeau d'occupation épargné par les installations postérieures<sup>10</sup>.

Les tessons de céramique de ces couches<sup>11</sup>, peu nombreux, appartiennent essentiellement à des formes de poteries dites de tradition indigène dont les productions les plus récentes se situent vers le milieu du Ier siècle av. J.-C. La céramique dite d'importation, campanienne A (formes Lamb. 27b et 33), céramique à pâte claire, amphores italiques, moins nombreuse est de provenances très diverses. Une petite monnaie de bronze de Marseille au taureau passant<sup>12</sup> leur est associée. Compte tenu du peu de matériel à notre disposition et des difficultés d'approche chronologique précise de ces types de céramique, on ne peut proposer qu'avec prudence une datation comprise entre 100 et 30 av. J.-C. De même des vestiges aussi ténus ne permettent guère de conclure à une occupation proprement dite mais tout au plus de parler d'une fréquentation indigène durant cette période.

## Le bâtiment augustéen

La première occupation romaine est matérialisée par un bâtiment qui occupe la zone centrale du site sur au moins 14 m de long et 5,5 m de large. Son mode de construction a pu être observé avec précision.

Ses bordures sud et est se composent d'une murette irrégulière (1309) de 0,4 m de haut montée à sec et à l'aide de blocs de gneiss ou parfois de grès de modules variés posés à plat. Ce solin assez sommaire de 0,2 à 0,3 m de large forme un angle droit ébauchant un volume rectangulaire rempli d'une terre limoneuse, meuble et homogène jusqu'à son arase supérieure. A la surface de celle-ci un hérisson (1296) de dalles de schistes plantées verticalement a été installé ; lui-même couvert d'un sol de terre battue gravillonneuse (1300) (fig. 2 et fig. 3). Ces aménagements laissent le sommet du solin dégagé sur une largeur de 15 à 20 cm qui correspond à l'emplacement de poutrelles de bois (fig. 4). L'empreinte de cette sablière basse continue est particulièrement évidente dans la partie occidentale de la bordure sud. Là de petits morceaux de *tegulae* ont servis au calage d'une solive d'une section d'environ 20 cm de côté.

Un négatif similaire (1302) divise l'espace intérieur de cette structure. Là encore, les poutrelles reposent sur un empiècement sommaire identique à celui des bordures. Ces sablières composent une paroi interne interrompue sur une largeur de 42 cm occupée par le hérisson. Le sol de terre battue s'arrête pourtant dans l'axe des sablières et laisse supposer l'existence d'une ouverture dont la base en matériau périssable aurait reposé directement sur le hérisson. Des parois plus étroites (largeur = 18 cm) (1301) délimitent une pièce de 2,7 m de côté équipée d'un sol en mortier de tuileau

10. Il faut éventuellement y ajouter un puits à amphores qui aurait été découvert sous le portail d'entrée de la parcelle lors de la destruction du site, mais les observations faites ne nous ont pas été transmises.

11. Etude du mobilier pré-augustéen faite par P. Gardes.

12. Petit bronze au taureau passant (D/tête d'Apollon laurée à gauche, R/taureau passant à droite), émission au Ier siècle av. J.-C. Réf. : G. Gentric, C.-H. Lagrand, *Les monnaies de Saint-Pierre-des-Martigues*, Documents d'archéologie méridionale n° 4, 1981, p. 8-9. D'autres monnaies massaliotes ont été découvertes à Rodez dans des contextes comparables : L. Dausse, *Nouvelle intervention de sauvetage à la Préfecture de Rodez*, Travaux du club d'archéologie de Rodez, MJC 1983, p. 184-202. En 1982, Lucien Dausse remarquait l'association d'une monnaie de Marseille avec de la campanienne entre 50 av. J.-C. et 0 : L. Dausse, *Fouille de sauvetage à la Préfecture de Rodez*, Travaux du club d'archéologie de Rodez, MJC 1982, p. 55-110.

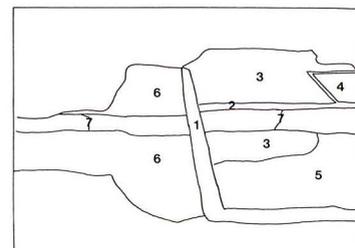


Fig. 4. — Vue du bâtiment augustéen.  
 1 — Solin et négatif de sablière ;  
 2 — Négatifs de sablières intérieures ;  
 3 — Sol en terre battue ;  
 4 — Sol en mortier de tuileau ;  
 5 — Hérisson ;  
 6 — Dallage extérieur ;  
 7 — Mur et tranchée de récupération du bâtiment du Haut Empire.

coulé sur le hérisson (1276). Les côtés lisses et rectilignes de ce sol confirment la présence de cloisons sur sablières enterrées.

Les premières couches qui couvrent partiellement les sols de part et d'autre des négatifs de sablières sont probablement issues de la destruction des élévations en colombage (fig. 3 : 1275, 1292, 1286). Leur surface est scellée par une épaisseur variable de chaux et de mortier pulvérulent (1291) qui les isole des remblais postérieurs. On y trouve de multiples fragments d'enduit blancs tournés face vers le bas. L'empreinte d'une latte, visible au dos d'un des morceaux d'enduit les plus importants, semble confirmer l'utilisation de torchis comme garniture des parois. La présence d'autres types de matériaux (adobe, pisé) n'a pas été détectée et ne paraît pas devoir être envisagée pour cette construction<sup>13</sup>. Des traces de peinture rouge en bordure du sol de mortier (1276) prouve sans doute la mise en place d'un enduit coloré dans cette pièce<sup>14</sup>.

Les indices du système de couverture sont extrêmement rares. La présence de fragments de *tegulae* dans les couches de destruction n'est qu'épisodique et les clous de charpente sont totalement absents. La toiture était donc peut-être constituée de matériaux périssables, à moins qu'elle n'ait été totalement récupérée<sup>15</sup>. Dans la partie occidentale du bâtiment un trou de poteau circulaire (1320) (diamètre = 0,4 m ; profondeur = 1 m) démontre l'utilisation de piliers internes pour soutenir la charpente en l'absence d'un véritable cloison.

Au sud de l'édifice s'ouvre un espace dallé (1308) partiellement détruit d'au moins 5 m de large (fig. 3). Des plaques de gneiss de modules très variables et posés à plat, forment un sol irrégulier sans liant intersticiel. La superposition de certains éléments est sans doute à mettre au crédit de la destruction ou de la récupération des matériaux particulièrement évidente au sud. Cet aménagement vient

13. La largeur des négatifs inférieurs à 40 cm semblent ne pas correspondre aux possibilités techniques du pisé. Les briques crues laissent des vestiges assez caractéristiques et bien identifiables. Cf C.-A. de Chazelles, P. Poupet, *La fouille des structures en terre crue, définitions et difficultés*, Aquitania, t. 3, 1985, p. 149-160.

L'analyse sédimentologique de la couche de destruction de ces parois, pratiquée par F. Veyssière, laisse apparaître peu de différence par rapport à la granulométrie naturelle. Seul le pourcentage des éléments les plus fins est inférieur, sans que ce caractère puisse être considéré comme une identification du torchis.

14. La pièce au sol de mortier serait donc à enduit peint rouge. De nombreux fragments d'enduits colorés ont été découverts sur le site, notamment dans les remblais postérieurs. La palette des couleurs utilisée est assez variée avec une dominante rouge qui se rattache plutôt au style II pompéien (cf. note 28). Etude des enduits peints réalisée par C. Pedrosa.

15. Sur le sol de la partie orientale, une motte de terre extrêmement argileuse et de chaux portait les traces d'une rubéfaction importante. Ce «foyer», bien distinct de l'occupation est peut-être issu de la destruction par le feu de quelques éléments de construction non récupérés (?). La truelle 1286-01, fig. 5, a été découverte dans cette motte.

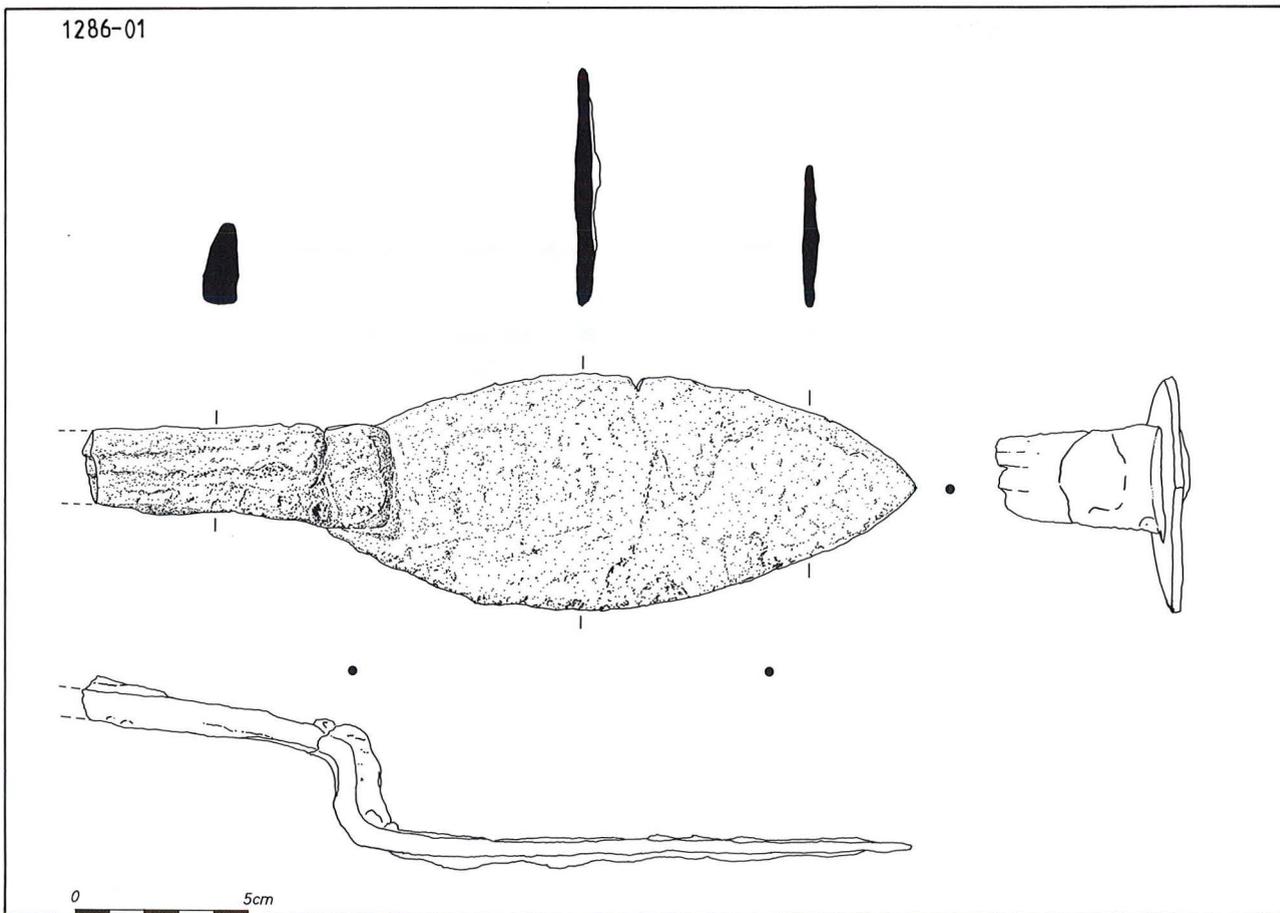


Fig. 5. — Truelle, début du Ier siècle après J.-C.

s'aligner contre la construction à hauteur de la base des sablières de bordure, c'est-à-dire à une altitude légèrement inférieure à celle des niveaux intérieurs. Recouvert lui aussi d'une couche de destruction, il est strictement contemporain du bâtiment. Le peu de cohésion structurelle de cet ensemble, et l'absence de recharges successives présentent ce dallage comme une cour ou un passage privé. Un pavage grossier tout à fait comparable a déjà été découvert à Rodez. Il était lui aussi associé à une rigole de 20 cm de large et un muret de pierres sèches de 40 cm de long sur 50 cm de haut. Lucien Dausse y avait reconnu un habitat indigènes de tradition gauloise<sup>16</sup>.

Les couches d'installation du bâtiment fournissent l'essentiel du mobilier archéologique<sup>17</sup>. La campanienne y est encore représentée par des types anciens mais relayés par des imitations et les premières «C-oïdes». Les amphores sont essentiellement de type vinaire (Dr. Ia et Ib) mais d'autres produits sont également présents : Pascual I, Dr. 7/11, amphore gauloise 7. La majorité des poteries est de tradition indigène locale ou du Massif Central mais la présence de productions plus récentes favorise une approche chronologique assez précise. Parmi elles on trouve des fragments de céramique arétine forme Haltern 7 surtout, de parois fines et de lampes à grainetis. Les premiers produits

16. L. Dausse, *Le jardin des Hespérides, Boulevard Denys Puech, Vivre en Rouergue*, cahiers d'archéologie aveyronnaise n° 3, 1989, p. 55-65. Cet habitat est daté par un petit bronze de Ruscino bien qu'une marque d'amphore vinaire Oberraden 74 datée de 50 ap. J.-V. soit associée à cet ensemble (?). En 1982, la présence de torchis est assimilée à une construction gauloise pour une couche datée 50 av. J.-C. (L. Dausse, *Fouille de sauvetage...*, *op. cit.*).

17. Etude du matériel antique réalisée par J.-L. Boudartchouk et P. Gardes.



Fig. 6. — Plan schématique des structures du Haut Empire.

proprement régionaux à cuisson oxydante sont des pré-sigillées d'origine languedocienne et les premières coupes à bord rentrant et à décor de rinceaux en pâte claire de fabrication probablement ruthénoise. Ils permettent de proposer une datation augustéenne (20 av. J.-C. — 10 ap. J.-C.) pour l'implantation de cet édifice. Les couches de destruction des parois révèlent un mobilier légèrement plus récent comme la sigillée<sup>18</sup> et un des rares objets métallique : une truelle (fig. 5). Il situe la démolition du bâtiment au maximum entre 20 et 50 ap. J.-C. Dans le cas d'une durée d'utilisation de 25 à 30 ans, généralement admise pour ce type de construction<sup>19</sup>, la fondation du bâtiment pourrait dater du tout début de notre ère.

La destruction de trois des angles de ce bâtiment, au nord et à l'ouest, par des constructions postérieures rend difficile une évaluation exacte de sa superficie d'origine. Cependant, le côté oriental de l'édifice n'excède pas 7 m de long puisque ses substructions n'apparaissent pas en coupe en limite nord de la fouille. La datation de la construction établie, on peut poser comme hypothèse l'utilisation de mesures romaines lors de son établissement. Un bâtiment de 5,9 m de largeur maximale (20 pieds) et de 14,75 m de longueur minimale (50 pieds)<sup>20</sup> peut être proposé. On s'aperçoit alors que les divisions intérieures repérées sur le site correspondent avec exactitude au tiers ou à la moitié de ces dimensions générales. Dans cette hypothèse, l'édifice comprendrait

18. La sigillée semble provenir exclusivement des ateliers de La Graufesenque. Toute proportion gardée, elle est relativement peu nombreuse sur ce site comparé aux découvertes faites à Rodez.

19. P. Halbout, J. Le Maho, *Aspects de la construction de bois en Normandie du I<sup>er</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, Cahiers des annales de Normandie n° 16, p. 32. 15 à 20 ans sans grandes réparations d'après D. Paunier, *La Suisse*, dans *Architecture de terre et de bois*, D.A.F. n° 2, p. 124.

20. Longueur reconnue pour des bâtiments comparables : *Architecture de terre et de bois*, op. cit., p. 90.

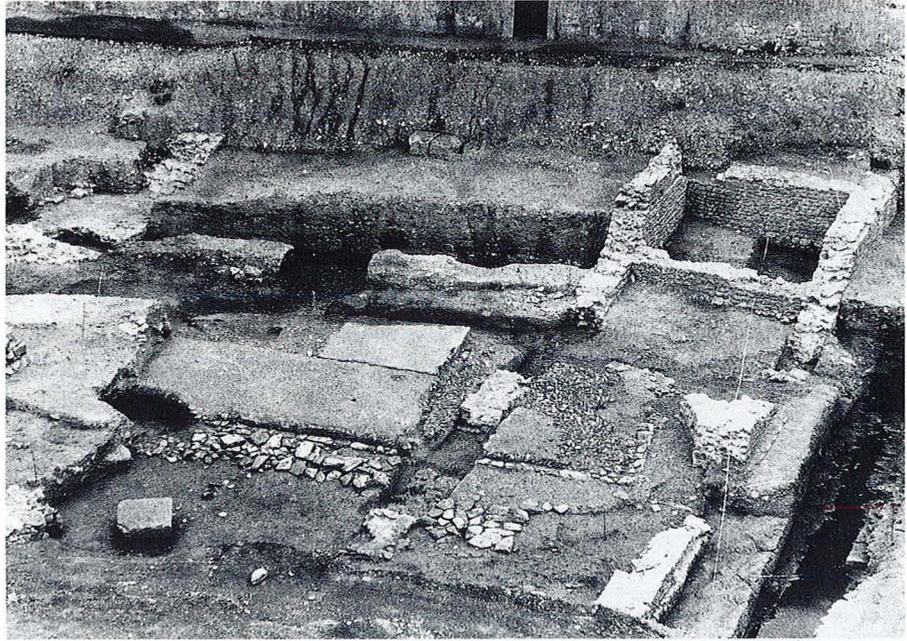
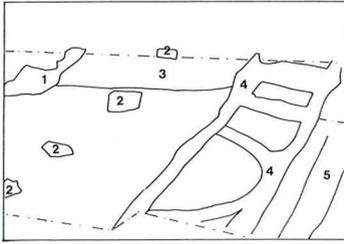


Fig. 7. — Vue de la galerie orientale du forum.  
 1 — Stylobate et tranchée de récupération ;  
 2 — Piliers et creusements d'épierrement des piliers ;  
 3 — Niveau de circulation de la galerie ;  
 4 — Murs et tranchées de récupération des murs du bâtiment principal ;  
 5 — Egout.

alors trois parties distinctes : une pièce orientale de 15 pieds de large (soit le tiers de la longueur totale), une pièce centrale de 10 pieds de côté dans la moitié nord du bâtiment, et une longue pièce en «L» dans la partie occidentale. La fonction de cet édifice est tout aussi difficile à établir que son plan. On peut éventuellement y voir une partie d'une maison d'habitation.

La structure découverte sur le site des Jacobins peut être comparée à d'autres constructions à pans de bois aujourd'hui mieux connues dans toute la Gaule romaine<sup>21</sup>. Ses caractéristiques techniques principales (solins sommaires enterrés, sablières basses sans poteaux corniers enterrés, sols de mortier ou de terre, parois hourdies de torchis enduits) le rapprochent plus spécialement de bâtiments découverts en Gaule intérieure. En Gaule méridionale, on observe plus volontiers l'utilisation de l'adobe ou du pisé associé à des solins surélevés bien que l'utilisation du torchis ne soit pas excluse. En revanche, des modes de construction très voisins de celui de Rodez, parfois à quelques variantes près (solin maçonné, murs hourdies en briques crues) se retrouvent dans la région Lyonnaise, en Suisse, ou en Franche-Comté<sup>22</sup>.

La mise en œuvre de matériaux comme le bois et la terre peuvent surprendre sur un site où le rocher est facilement accessible. Plus que la raison d'un faible coût de construction, il faut y voir l'avantage d'une mise en place rapide de la première urbanisation romaine de la ville.

## Les structures du Haut Empire

Au cours du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., de nouvelles constructions modifient totalement le site et causent la destruction du bâtiment augustéen. Ces structures, à présent bâties en dur, affectent toutes la même orientation générale (nord-est/sud-ouest). Elles s'organisent d'ouest en est en plusieurs éléments parallèles : un mur large, une série de piliers, un bâtiment principal, un égout et un second bâtiment (fig. 6).

### Le double portique (fig. 7)

La composante principale de cet ensemble est un long bâtiment rectangulaire de 5,5 m de large. Malgré des destructions très importantes, un plan assez précis de cet

21. Architecture de terre et de bois, *op. cit.*

22. Architecture de terre et de bois, *op. cit.*, Gaule méridionale, p. 61 ; Région Lyonnaise, p. 75 ; Franche-Comté, p. 85 ; Suisse, p. 113.

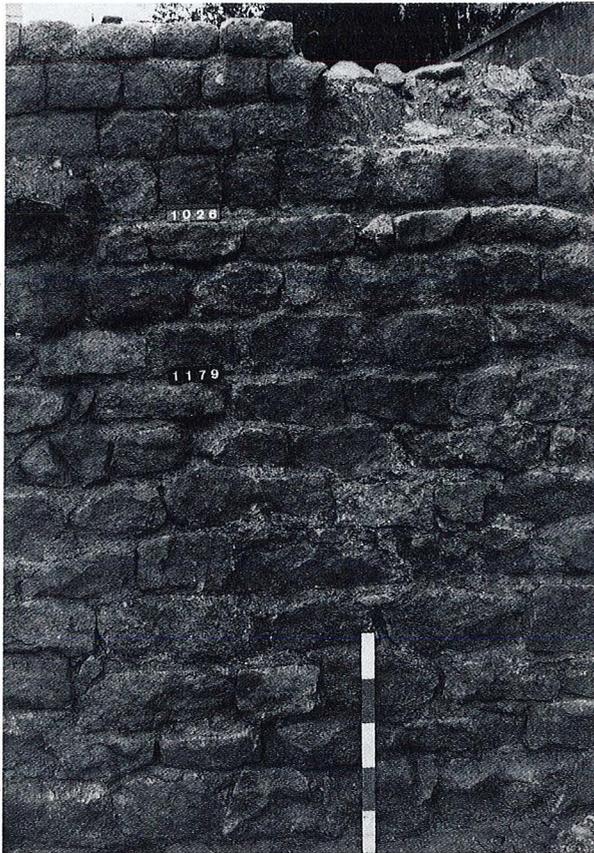


Fig. 8. — Parement des murs antiques  
(1179 : fondation milieu Ier siècle ; 1026 : élévation début IIe siècle).

édifice peut être défini. Il se compose au nord d'une pièce presque carrée de 3,6 m sur 4 pourvue à l'origine d'un sol dont il ne restait qu'un lambeau. un as de Claude a été découvert scellé dans ce sol en mortier blanc<sup>23</sup>. Au sud, un mur en arc de cercle ouvert sur la façade occidentale et de 9 m de corde s'intègre au sein d'un espace rectangulaire. Il est chaîné aux murs latéraux est et ouest. La découverte d'un autre mur de refend lors de la destruction du site paraît indiquer l'existence d'une autre pièce carrée symétrique à la première au sud de l'ensemble. Cet édifice se poursuit au-delà des limites septentrionales et méridionales du chantier.

Les murs de 75 cm de large sont construits en petit appareil irrégulier (fig. 8 : 1179) lié par un mortier jaunâtre. Ils reposent sur un hérisson de fondation maçonné, plus large (80 cm), coulé dans une tranchée de 40 à 60 cm de profondeur creusée dans la terre recouvrant le substrat. Bien que conservés jusqu'à une hauteur de 1,6 m ces murs ne constituent pas l'élévation de l'édifice. En effet, un remblai essentiellement composé de gneiss concassé très pauvre en mobilier occupe l'espace intérieur jusqu'au premier niveau de sol. Ce comblement visait sans doute à isoler le bâtiment de la nappe phréatique. L'utilisation de ce système d'assainissement se retrouve par ailleurs sur l'ensemble du site pour les constructions contemporaines. Les vestiges à notre disposition sont donc presque exclusivement des fondations.

A 10,8 m à l'ouest, un mur de 2,5 m de large fait face à ce bâtiment principal. L'empreinte laissée côté sud par la récupération de ses matériaux est parfaitement identifiable sur près de 25 m de long. Quelques morceaux, encore en place, de cette construction en petit appareil y témoignent de la continuité de ses dimensions (fig. 9).

Bien que sa hauteur initiale soit inconnue, il est difficile d'imaginer un mur d'une telle largeur en élévation. Dans ce cas, il s'apparenterait à un véritable rempart, ce qui rejeterait le bâtiment principal à l'extérieur de la cité antique de manière totalement aberrante compte-tenu de la configuration de la ville romaine. Cette construction semble plutôt assimilable à un stylobate comparable à certaines fondations d'architecture monumentale connues en Gaule<sup>24</sup>. Des éléments lapidaires<sup>25</sup>, comme par exemple un fût de colonne cannelée (dim. = 0,63 m), recueillis dans sa tranchée d'épierrement semblent confirmer cette hypothèse (fig. 9).

En relation avec ce mur, une ligne de piliers divise en deux parties égales l'espace compris entre le stylobate et le bâtiment principal. Les fondations de deux d'entre eux sont conservées. La plus au sud est constituée de moellons noyés dans un mortier jaunâtre et forme un massif rectangulaire de 1,2 m sur 1,4 m. Le pilier le plus au nord est surmonté d'un bloc de grès taillé, percé de deux trous de louve au centre<sup>26</sup>. Deux autres piliers sont identifiables par les creusements rectangulaires pratiqués lors de leur destruction.

23. Identification F. Dieulafait.

24. Largeur du stylobate du forum de Saint-Bertrand-de-Comminges : 2,2 m, 2 m pour celui de Lutèce. A. Grenier, *Manuel d'archéologie gallo-romaine, T. III l'architecture*, Ed. Picard Paris, 1958, p. 363-367.

25. Dans le même contexte que le fût de colonne en grès, on note un fragment de corniche en calcaire et un fragment cannelé en calcaire (décor de draperie ?). Etude des éléments lapidaires réalisée par C. Pedrosa.

26. D'autres bases de piliers analogues ont été découvertes lors de tranchées d'évaluation archéologique du site et de dérivation de réseaux creusées récemment sur la place Raynaldy (données recueillies par L. Llech).

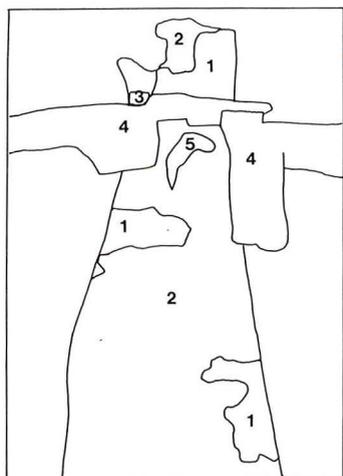


Fig. 9. — Tranchée de récupération des matériaux du stylobate.

- 1 — Restes de fondation du stylobate ;
- 2 — Comblement de la tranchée ;
- 3 — Fût de colonne cannelée ;
- 4 — Murs médiévaux ;
- 5 — Puits médiéval.

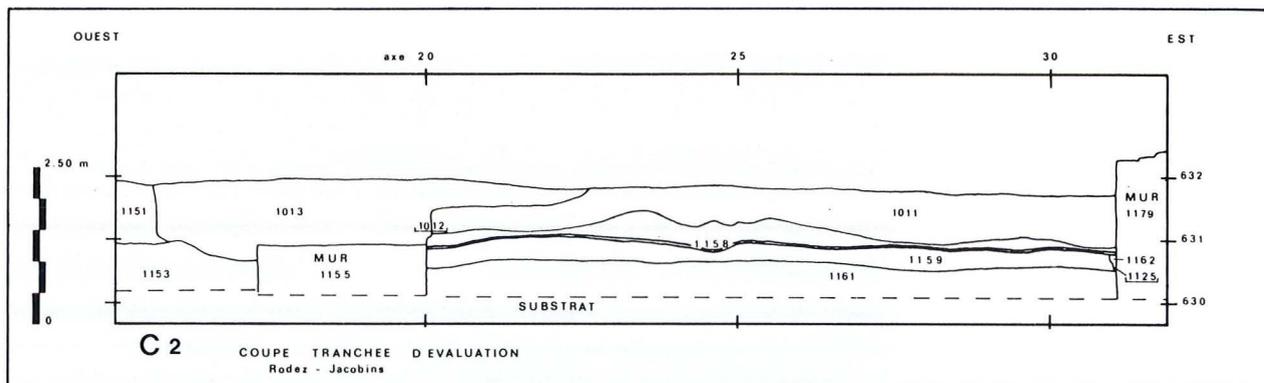


Fig. 10. — Coupe ouest-est de la galerie du forum.

L'entre-colonnement établi grâce à ces quatre piliers permet de supposer l'existence d'un cinquième au centre du site entièrement détruit par des aménagements postérieurs. On peut ainsi observer un alignement de cinq piliers espacés chacun d'environ 3,6 m, disposés dans le même axe que les structures précédentes et qui divise une galerie de 10 m de large (fig. 6).

Les remblais dans lesquels sont implantés les piliers occupent uniformément l'espace entre le stylobate et le bâtiment principal dans une volonté de surélévation massive du site (fig. 10 coupe C2 : 1011, 1235, 1247, 1261). Dans les secteurs les mieux conservés, ils sont recouverts d'un sol en mortier blanc qui matérialise sans doute le nouveau niveau de circulation. Son altitude est voisine de celle du sol intérieur du bâtiment principal.

Ces différents éléments architecturaux associés forment un ensemble cohérent de caractère monumental. Les dimensions de ce double portique laissent à penser que ces vestiges ne représentent qu'une partie d'une structure très importante. Dans cette logique, le mur en arc de cercle du bâtiment principal pourrait être le socle d'une colonnade qui affirmerait l'aspect monumental de cette construction.

### Les constructions adjacentes

(fig. 6 et fig. 11)

Côté est, l'ensemble monumental est séparé d'une autre corps de bâtiment par un égout toujours selon la même orientation. Celui-ci est creusé dans le substrat sur 1,8 m de large et 0,8 m de profondeur. C'est probablement de cette excavation qu'est issu le gneiss concassé omniprésent dans

le remblaiement du site. Détruit sur la plus grande partie de son tracé, il est apparu vouté et encore en eau en bordure méridionale du site. Les parois de 0,6 m d'épaisseur sont appareillées vers l'intérieur et forment un conduit de 0,6 m de base sur 1 m de haut. Le fond de l'égout n'est pas bâti. Plusieurs égouts du même type ont déjà été découverts à Rodez, notamment celui de l'angle de la place Raynaldy dont l'égout des Jacobins est la suite<sup>27</sup>.

La construction est surmontée de remblais qui occupent la largeur (4 m) comprise entre les deux bâtiments. Même en l'absence de vestiges significatifs, une rue peut probablement être imaginée dans cet intervalle, à une altitude voisine de celle du sol de l'édifice principal.

À l'est de la rue apparaît le bâtiment le moins bien conservé des structures du Haut-Empire. Il se compose de deux murs parallèles en petit appareil irrégulier (larg. = 60 cm) formant un couloir d'environ 3,4 m de large qui se poursuit au-delà du site. Malgré la destruction très radicale de la zone orientale de la fouille, une base d'un mur romain grossièrement perpendiculaire à ce bâtiment a été repérée. Celui-ci se développait peut-être plus avant vers l'est.

Dans un premier temps, un sol de mortier blanc couvre la surface intérieure de l'édifice. Il est posé directement sur les couches pré-augustéennes. D'autres lambeaux de sol s'accrochent à la face extérieure du mur le plus à l'est installés cette fois sur un remblai préalable.

Dans un deuxième temps, les deux murs et le sol intérieur sont recoupés côté nord par l'installation d'un caniveau creusé dans le substrat. D'une largeur de 50 cm, ses parois

27. Inventaire... , *op. cit.*, site n° 143.

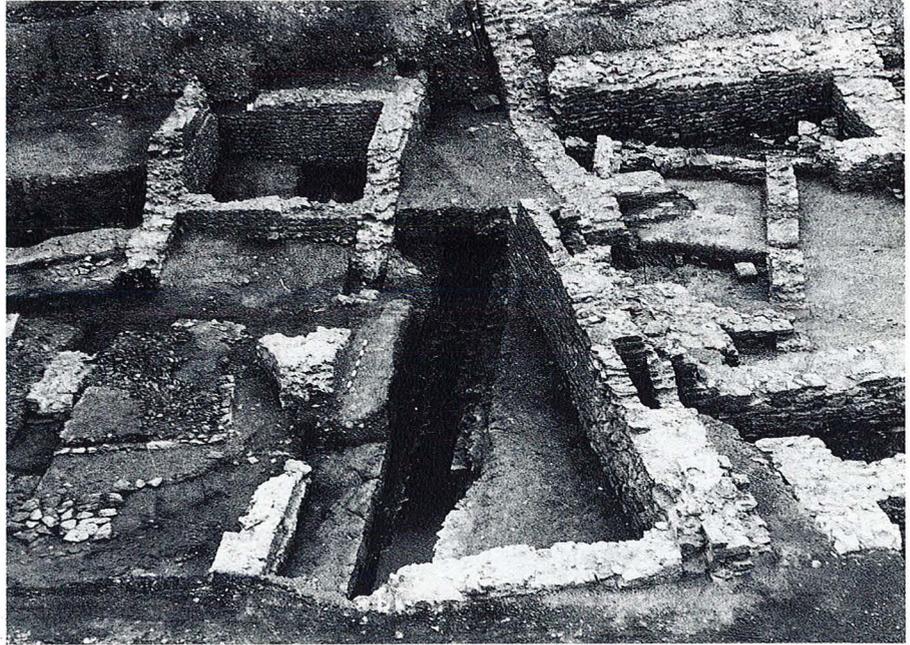
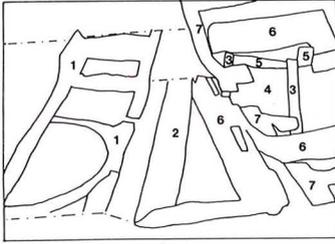


Fig. 11. — Structures du Haut Empire et murs postérieurs.

1 — Murs du bâtiment principal ; 2 — L'égout ;  
3 — Murs antiques ; 4 — Sol de mortier ; 5 —  
Murs médiévaux ; 6 — Murs du couvent ; 7 —  
Murs de l'école Gally (Caserne).

étroites (50 cm) appareillées vers l'intérieur encadrent de larges dalles de grès dont deux issues d'une récupération possèdent des trous de louve. Les extrémités de ce caniveau ont été détruites par des aménagements postérieurs, mais son inclinaison vers l'ouest indique qu'il se déversait probablement dans l'égout. Reconnu sur 5 m de longueur, il se poursuivait également au-delà des vestiges du bâtiment.

Dans un troisième temps, les murs sont reconstruits en respectant ce nouvel aménagement. le mur occidental est rebâti en moellons quadrangulaires (30 cm sur 15) liés par un mortier dur sur l'ancienne fondation en petit appareil.

Puis on constate, comme pour les autres secteurs du site, une surélévation du niveau par l'apport massif de remblais avant installation d'un sol de mortier. Ils se composent d'abord d'une couche de gneiss concassé puis d'une terre rouge riche en fragments d'enduits peints et tessons de céramique. En revanche, on remarque l'absence totale de matériaux de construction (mortier, pierres), à l'exception des tuiles. La nature<sup>28</sup>, la couleur et le mobilier de cette terre, quasi-identique pour tous les remblais supérieurs de

cette phase de construction du site, sont très proches des caractères des couches de destruction des parois de torchis du bâtiment augustéen. Il est possible que l'ensemble des remblais utilisés proviennent en fait de la destruction de nombreux bâtiments du même type, nécessitée par l'installation de l'ensemble monumental et de ses annexes. Le caractère plutôt augustéen des couleurs des fragments d'enduits découverts peut corroborer cette hypothèse.

Les structures adjacentes au double portique semblent parfaitement intégrées à un schéma d'ensemble organisé autour d'un secteur monumental. Il est alors permis de parler d'un véritable plan d'urbanisme selon une orientation topographique différente de l'occupation précédente. Les caractéristiques topographiques et architecturales de l'ensemble des constructions du Haut-Empire (situation proche du centre de la cité, longueur réelle inconnue mais dépassant 30 m, plan et dimensions de caractère monumental) conduit à identifier ces structures comme la partie orientale du forum de Rodez. L'emplacement supposé de l'*area* n'a pu être fouillé, mais le contexte archéologique du site (cf présentation) ne contredit pas cette hypothèse.

28. Les analyses sédimentologiques des échantillons prélevés dans ces remblais présente une grande homogénéité de nature qui les rapproche de celle de la couche de destruction des parois de torchis augustéennes. On trouve également de nombreux fragments d'enduits peints rouge à rapprocher de celui du bâtiment augustéen (cf. note 14).

## Datation

Les couches de remblaiement du site fournissent un abondant mobilier archéologique très homogène. Il se caractérise en particulier par l'importance d'une céramique à engobe orangé de fabrication locale qui semble apparaître dès le début du Ier siècle, et dont le registre des formes s'inspire à la fois de la céramique commune et de la sigillée. On note aussi l'apparition de poteries à engobe blanc se rattachant au groupe de Montans<sup>29</sup>. La sigillée, exclusivement de La Graufesenque, est peu nombreuse mais offre des jalons chronologiques assez précis. Bien que les productions de la première moitié du Ier siècle ap. J.-C. soient représentées, les formes les plus récentes appartiennent à la fourchette 60-80 ap. J.-C. L'exemple type de ce matériel est un tesson de sigillée marbrée Drag. 35-36 découvert dans la couche précédant le sol du bâtiment principal. Cette datation est valable pour l'ensemble des structures du Haut-Empire.

Ce repère chronologique permet de comparer l'ensemble monumental avec d'autres sites de la même époque<sup>30</sup>. Le *forum* à cryptoportiques de Lutèce<sup>31</sup>, également de la deuxième moitié du Ier siècle, présente des caractéristiques très comparables : double portique de 10 m de large, puis-sant stylobate, petites cellules rectangulaires. Le *forum* de Saint-Bertrand-de-Comminges possède aussi un portique large (8 m) et un important stylobate (2,2 m)<sup>32</sup>. En revanche aucun de ces *fora* n'intègre de composante en arc de cercle. Cet aménagement marque peut-être ici un axe de symétrie de l'édifice tout en soulignant son caractère monumental. Les tranchées de dérivation, des réseaux pratiqués tout autour de la place située au sud du site laissent entrevoir la poursuite du portique et des boutiques, ce qui porterait la longueur du monument à près de 80 m. En tenant compte de cet éventuel axe de symétrie, on peut alors estimer la longueur de l'ensemble à environ 140 m. En raison de ces dimensions, observées ou suggérées, l'identification des vestiges du Haut-Empire comme l'aile orientale du *forum* de Rodez paraît donc être l'hypothèse la plus vraisemblable.

## Les transformations postérieures

L'ensemble des constructions subit un certain nombre de transformations au tout début du IIe siècle. C'est le cas notamment de la pièce septentrionale du bâtiment principal (fig. 12). Son mur occidental fait l'objet d'une reprise de maçonnerie identifiée par une différence de mortier et des parements de petits moellons carrés taillés en grain de maïs (fig. 8 : 1026). Un des fragments de sol en mortier de tuileau qui occupent la pièce vient s'y accrocher. Les deux morceaux de sol les mieux conservés sont séparés par un négatif de sablière identifiable par les rebords lisses et rectilignes du mortier. Le remblai préparatoire de ce sol recouvre partiellement l'arasement du mur oriental (fig. 12). Ces aménagements du bâtiment par la redistribution de l'espace intérieur et une ouverture de plein-pied sur la rue de ce qui peut être une boutique.

La position de ces vestiges, à seulement 1,5 m sous le niveau actuel a considérablement nui à leur conservation et limite le nombre d'informations encore disponibles. Cependant, d'autres lambeaux de sol du bâtiment ou de remblais contemporains laissent entrevoir des transformations sur l'ensemble du site à partir du IIe siècle. Le mobilier céramique<sup>33</sup> se caractérise par la présence de sigillées tardives et d'une production de céramique orangée aux formes plus lourdes.

Un sesterce d'Antonin le Pieux<sup>34</sup> accompagne un mobilier plus tardif recueilli dans les remblais supérieurs du site. On note encore la production de céramique orangée dont les formes tendent à se rapporter à celles de la sigillée claire B. La céramique commune est à présent totalement grise et adopte de nouvelles formes de l'antiquité tardive. Ce matériel témoigne de la continuité de l'utilisation de ces structures pour les IIe et IIIe siècles. La présence d'espèces monétaires tardives<sup>35</sup>, permet même de proposer une occupation du site jusqu'au début du Moyen Âge.

29. Cet échantillonnage de productions est par ailleurs bien connu à Rodez : M. Labrousse, *Une ville romaine en pays rural*, dans *Histoire de Rodez* (dir. H. Enjalbert), Toulouse, 1981, p. 38.

30. R. Bedon, R. Chevallier, P. Pinon, *Architecture et urbanisme en Gaule romaine (52 av. — 786 ap.) ; t. 1 L'architecture et la ville*, Ed. Errance Paris, 1988, p. 205-228.

31. P. Périn, *Le forum*, dans *Lutèce Paris de César à Clovis*, catalogue d'exposition du Musée Carnavalet, Musée national des thèmes et de l'Hôtel de Cluny, mai 1984-printemps 1985, p. 154-160.

32. R. Bedon, R. Chevallier, P. Pinon, *Architecture...*, *op. cit.*, T. 2.

R. May, *Saint-Bertrand-de-Comminges le point sur les connaissances*, D.R.A.H. Midi-Pyrénées, 1986, p. 98.

33. Nous tenons à remercier A. Vernhet pour son aide dans l'étude de la sigillée.

34. Identification F. Dieulafait.

35. 1157-02 : petit bronze (AE3) D/ buste casqué, R/ louve allaitant les jumeaux, frappé en 330-337 ; 1272-01 (AE3) D/(...) US PF AUG buste à droite, R/(...) REPAR (atio) barbare terrassé par un légionnaire (EH3), frappé vers le milieu IVe siècle (350-355). Identification F. Dieulafait.



Fig. 12. — Aménagements du début du II<sup>e</sup> siècle, fragments de sol en mortier de tuileau.

## Le Moyen Age

Cette période marque un nouveau tournant dans l'occupation de ce secteur de la cité ruthénoise. Les structures antiques connaissent leur dernière phase d'utilisation avant une réorganisation de l'espace urbain.

### L'occupation mérovingienne

La dernière occupation des constructions antiques se présente comme une installation parasite au cœur de la galerie du portique (fig. 3 coupe C1). Partiellement détruite, elle s'insère près de l'un des piliers centraux par un surcreusement des substructions romaines. Elle se compose de trois niveaux de sol en mortier blanc (1266, 1269, 1277) de mauvaise qualité recouverts de fines couches d'occupation noirâtres (1279, 1268). Ils sont délimités au nord par un muret (larg. = 0,5 m) construit à l'aide de matériaux de récupération liés par un mortier friable.

Cette occupation précède un épierrement du pilier qui lui servait d'appui. Le trou béant qu'il laisse est comblé par une terre brune et souple. Cette phase de récupération des matériaux concerne en fait la quasi-totalité des constructions romaines : stylobate, piliers, bâtiment principal, poussée à

des degrés divers (fig. 10 coupe C2 : 1013). Cette destruction sélective laisse à la place des murs des tranchées sombres qui ont souvent permis de reconstituer le tracé des constructions antiques quand celles-ci avaient entièrement disparu.

Sans relation avec les fondations du Haut-Empire, une tranchée plus importante traverse le secteur nord du site d'ouest en est jusqu'à l'égout. Taillée en «V» avec un palier sur son front septentrional, sa largeur maximum atteint 5 m. Elle s'arrête sur le substrat en formant une rigole d'environ 50 cm de large. Son débouché sur le flanc de l'égout est sans doute la cause de sa destruction. On remarque que le matériel plus récent découvert dans le comblement appartient à la même période. Sa fonction semble liée à l'évacuation de l'eau, mais aucun dépôt à l'intérieur de cette tranchée n'est venu confirmer cette hypothèse. Son remplissage est parfaitement identique à la terre apportée en comblement après la phase d'épierrement. Il faut remarquer également que les constructions antiques sont plus touchées au sud qu'au nord de cette tranchée transversale par cette récupération massive des matériaux. Il est possible que cet important aménagement de l'espace ait suscité l'épierrement des murs romains rencontrés lors de son creusement. Une autre tranchée, plus étroite (0,5 m), débouche également de l'autre côté de l'égout.

Le mobilier découvert dans le remblaiement de ces tranchées est particulièrement homogène et fragmenté. Des bords de céramiques grises très typés y sont associés à quelques tessons de D.S.P. tardives<sup>36</sup>, une lame de petit couteau en fer (fig. 13, n° 1013-04), plusieurs agrafes à double crochet (fig. 13) et un fragment de plaque de châtelaine (fig. 13, n° 1245-01) en bronze, un élément de peigne en os (fig. 13, n° 1241-03) et de précieux fragments de verres de type germanique<sup>37</sup> (fig. 13). Ils permettent de proposer pour l'ensemble de ces travaux, épierrement et aménagement, une datation autour de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle. La découverte dans les niveaux d'occupation de verre et de fragments de céramique du même siècle confirment une succession assez rapide entre occupation et destruction.

L'existence de niveaux de cette période établit la persistance d'une occupation dans la cité ruthénoise au sein de structures antiques ayant sans aucun doute perdu leur fonction et leur état d'origine. Au lieu de la destruction radicale de la ville suggérée par les historiens<sup>38</sup>, on constate plutôt d'importants travaux d'aménagements de l'espace associés à une récupération méthodique des matériaux. Ce fait peut être rapproché de la phase de construction monumentale chrétienne que connaît Rodez au VI<sup>e</sup> siècle. La basilique de Saint-Amans extra-muros est agrandie entre 500 et la fin de ce siècle, et la première cathédrale est encore en pleine reconstruction vers 580<sup>39</sup>. Or cet édifice se trouve à peine à 300 m du site. Les ensembles monumentaux romains ont pu servir de carrière pour la cathédrale comme c'est fréquemment le cas pour les églises paléochrétiennes. Il n'est pas impossible que ce phénomène soit concomitant d'une réduction de la superficie de la cité, l'un entraînant l'autre. La conjonction occupation-travaux-récupération dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle peut correspondre à cette hypothèse. Cependant ces traces de l'occupation mérovingienne de Rodez ne sauraient constituer les bases d'une généralisation encore prématurée.

## Les vestiges du milieu du Moyen Age

(fig. 14)

Deux groupes de structures distinctes témoignent de l'occupation du milieu du Moyen Age. Dans la zone ouest, il s'agit de trois murs non maçonnés bâtis en blocs de gneiss non taillés de dimensions variables. Les plus gros éléments forment des parements grossiers joints par de petites pierres assurant la cohésion de l'ensemble. Un seul d'entre eux (1090) est fondé sur le substrat et atteint 1,2 m de haut. Ces murs s'accollent sans être chaînés pour former une structure en «T» dont les angles sont tournés vers le sud. Au nord, à la jonction des murs, s'adosse une sorte de bassin parementé dont le fond n'est pas aménagé (0,7 sur 1,5 m). Un puits circulaire (diam. = 0,6 m) est situé dans l'angle des murs 1133 et 1090. Légèrement creusé dans le substrat, sa profondeur conservée atteint 3 m. Malgré l'absence de couches d'occupation correspondantes, on peut situer ces constructions vers le milieu du Moyen Age, avant la mise en place du couvent des Dominicains. La couche qui recouvre l'arasement des structures contient un important mobilier céramique du XII<sup>e</sup> siècle ou du début du XIII<sup>e</sup> siècle.

Ces fondations appartiennent sans doute à des maisons orientées sur la rue passant au sud du site. L'existence à Rodez de constructions maçonnées de la même époque indique éventuellement que ces structures montées à sec sont des soubassements de parois en colombage, bien qu'aucun indice ne puisse confirmer cette hypothèse.

Deux autres angles de murs tout à fait identiques ont été mis au jour dans la zone est du site. Ils sont séparés par un espace libre de 1,5 m de large. L'angle le plus à l'ouest (1057) s'appuie ponctuellement sur des structures romaines. Il est occupé par un puits (1210) (diam. = 1 m) dont il ne reste que la partie creusée dans le gneiss (prof. = 1,1 m). Celui-ci est alimenté par une petite rigole taillée dans le substrat dont le débouché apparaissait en bordure de fouille.

36. Elles correspondent à celles rencontrées dans tout le sud du Massif Central et montrent aussi de fortes similitudes avec les productions contemporaines languedociennes. Cf. A. Bourgeois, *La diffusion de la céramique paléochrétienne grise et orangée dans les Grands Causses*, R.A.N., 1980, p. 250.

37. Fond de *carchesium* (verre - clochette) (1241-A pl. 2) et bord de coupelle *glasschalen* appartenant au niveau Böhner III 525-600 ap. pour le nord de la France : K. Böhner, *Die frankische altertümer des trierer landes*, Berlin, 1958. Restauration des objets réalisées par F. Chavigner.

38. H. Enjalbert (dir.), *Histoire de Rodez*, Toulouse, 1981, p. 49.

39. A. Debat, *Saint-Amans, recherches chronologiques*, Revue du Rouergue n° 126, Avril-Juin 1978, p. 107-112.

M. Vieillard-Troiekourov, *Les monuments chrétiens de la Gaule d'après Grégoire de Tours*, Lille 1977, p. 242-243.

F. Prevot, *Rodez*, dans topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, VI. Province ecclésiastique de Bourges, De Boccard Paris, 1989, p. 41-49.

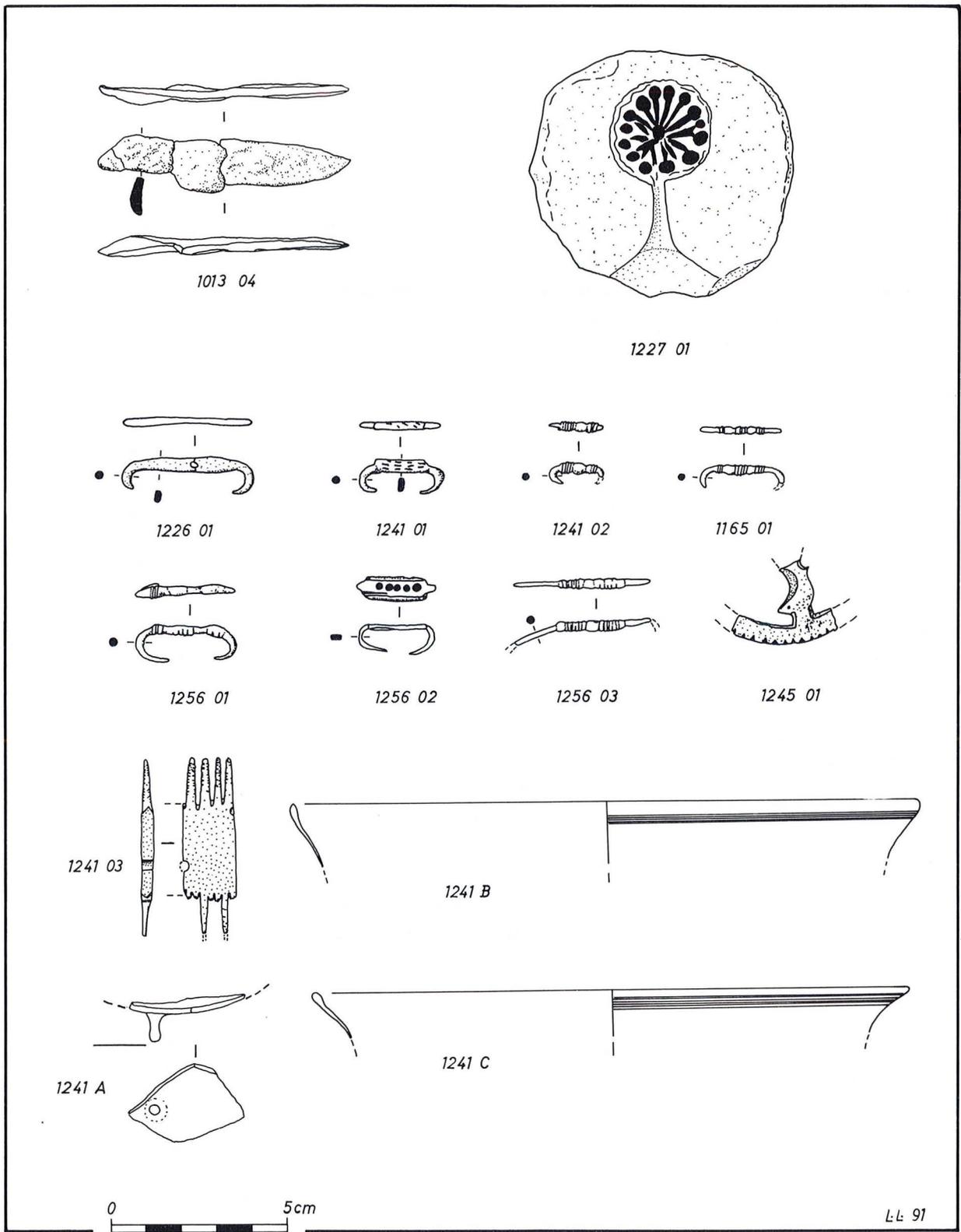
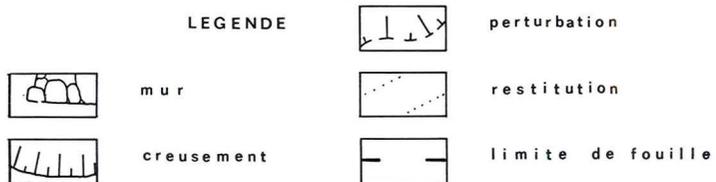
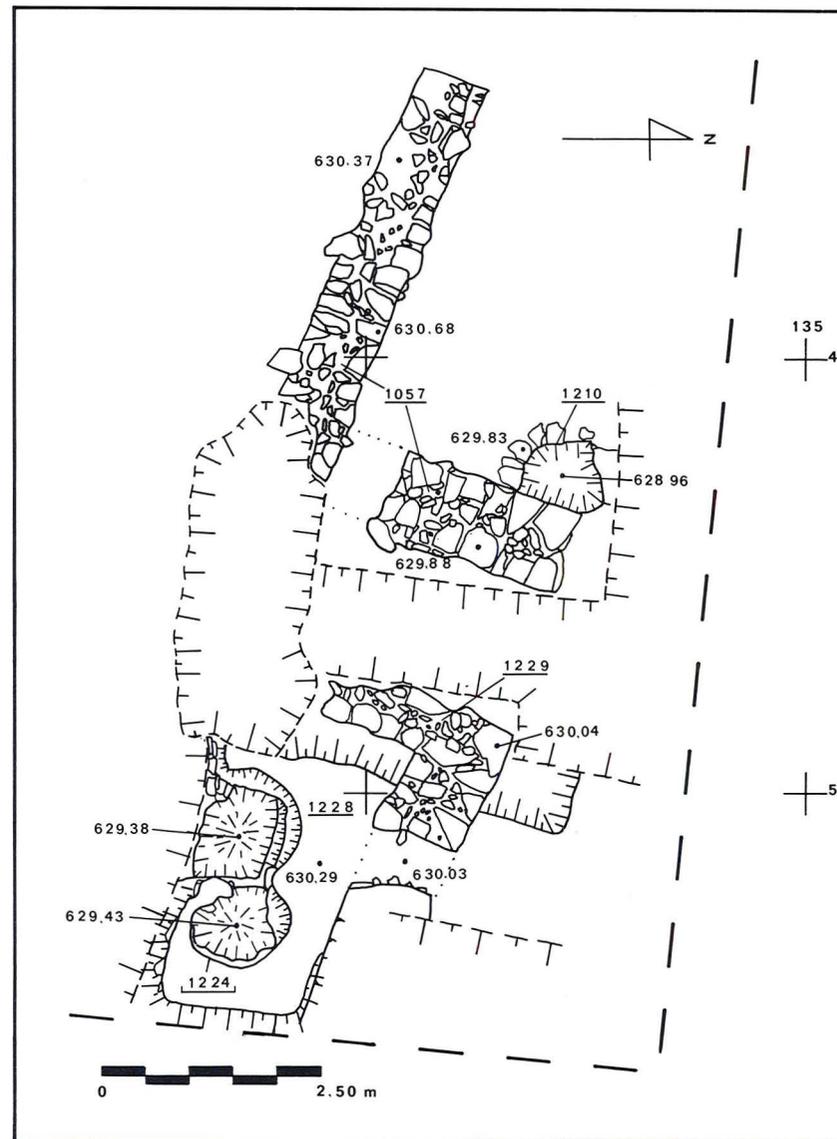
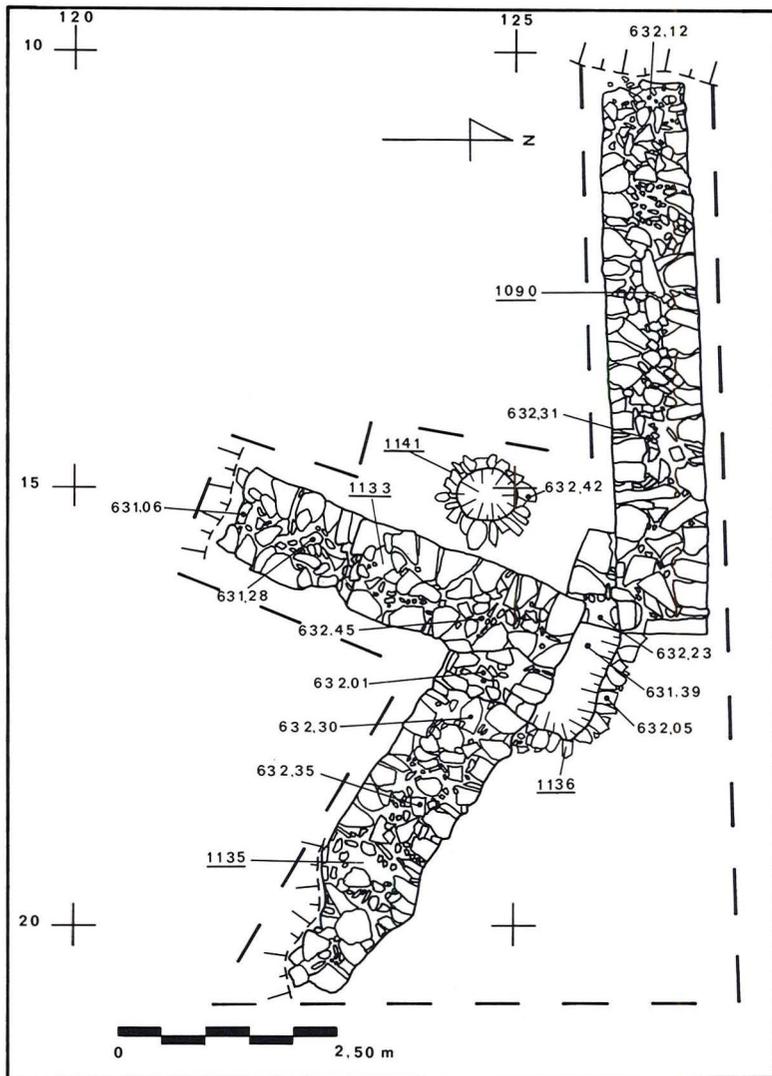


Fig. 13. — Mobilier mérovingien et moule à mériau.



STRUCTURES MEDIEVALES XI<sup>e</sup> - XII<sup>e</sup> s  
Rodez - Jacobins

Fig. 14. — Plan des murs médiévaux.

L'autre angle délimite une petite surface de sol en terre battue (1228) dans laquelle est implantée un four domestique (1224). Il se présente comme un creusement en «8» façonné en négatif dans une grande épaisseur de matériaux de destruction compactés (blocs, mortier) (fig. 14 et fig. 15).

La fosse occidentale (diam. = 1,1 m) plus profonde ne comporte aucun aménagement particulier. Une couche d'occupation grasse et charbonneuse en occupe le fond. La fosse orientale parfaitement circulaire (diam. = 80 cm) porte les traces d'une vitrification peu développée et d'une rubéfaction généralisée. Elle forme une voûte hémisphérique de 80 cm de haut dont la partie sommitale s'est effondrée. Un orifice de 20 cm de diamètre permet une communication entre les deux parties de la structure.

La fosse occidentale peut être interprétée comme l'aire d'utilisation du second élément : le four lui-même. Ses dimensions ainsi que son mode de construction le rapprochent à l'identique de nombreux fours découverts en Ile-de-France et datés du VIIe au Xe siècles<sup>40</sup>. Il s'agit de fours à

pain utilisés pour une vingtaine de cuissons avant leur abandon. L'alimentation en bois se fait par l'aire d'utilisation directement dans le four par la bouche latérale. Une ouverture sommitale évacue la fumée pendant la montée en température. Les cendres sont ensuite enlevées pour laisser la place au pain. Les ouvertures sont alors colmatées. Comme sur ces sites, le fond du four se situe à environ 20 cm au-dessus de l'aire d'utilisation, mais ici, aucun fragment de sole n'a été repéré en place.

Le four est comblé par une terre grasse et riche en graines, fragments de petits os et concrétions d'origine organique. L'origine de ce remplissage particulier n'a pas été identifié.

Une oule entière a été découverte au fond du four. Elle porte les traces d'une réutilisation pour un usage différent de sa destination première. En effet, la lèvre a entièrement été découpée et son fond volontairement percé d'un trou de quelques millimètres de diamètre. Sa forme et son mode de fabrication la rapprochent de céramiques du XIe siècle<sup>41</sup>

40. F. Gentili, *Les structures domestiques culinaires*, catalogue d'exposition : un village au temps de Charlemagne, Musée National des arts et traditions populaires, nov. 1988-avr. 1989, Paris 1988.

41. R. Brœcker, *Aperçus sur la cruche et le pot dans le Sud-Ouest toulousain*, Archéologie du Midi Médiéval, t. III, 1985.

Q. Cazes et alii, *Fouilles de l'ancienne église Saint-Pierre-des-Cuisines à Toulouse (CH.IV : le mobilier)*, Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, 1988, p. 108.

D. Baudreu, M. Dautat, *L'habitat médiéval de Saint-Andrieu dans l'Aude*, Archéologie du Midi Médiéval, t. III 1985, p. 27.

O. Ginouvez, L. Schneider et alii, *Un castrum des environs de l'an Mil en Languedoc central : Le -Rocher-des-Vierges à Saint-Saturnin dans l'Hérault*, Archéologie du Midi Médiéval, t. VI 1988, p. 101.

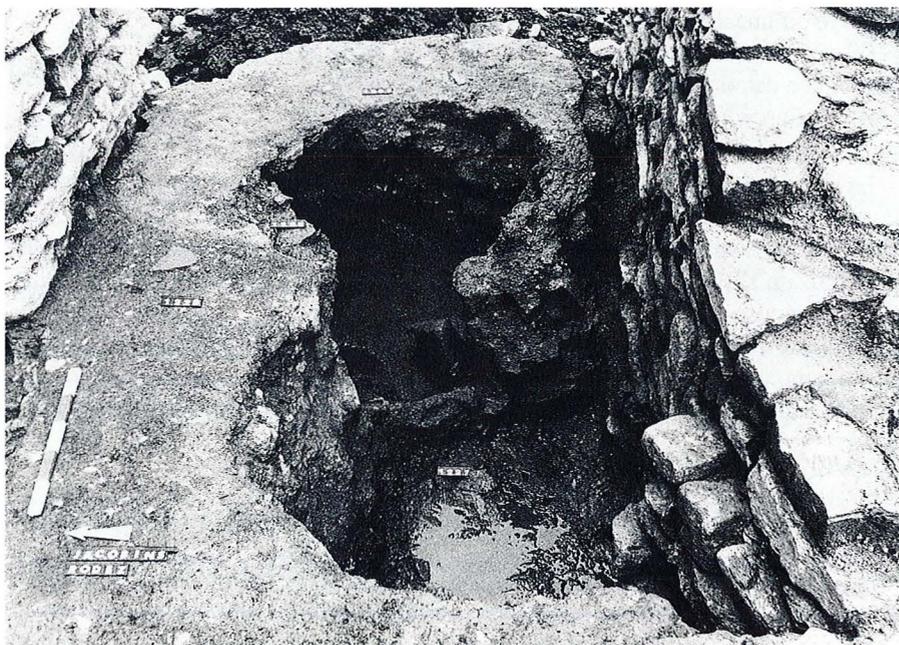


Fig. 15. — Four domestique médiéval, chambre de chauffe au second plan.

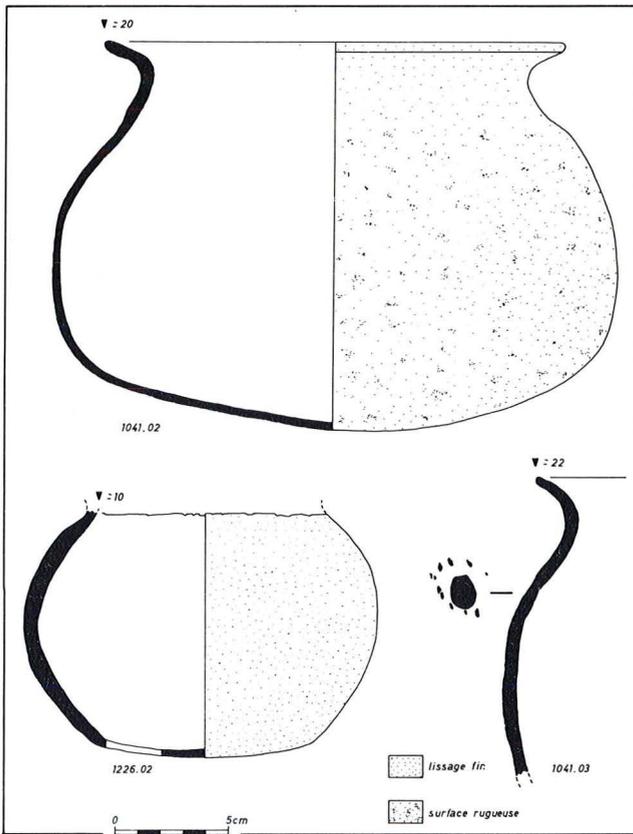


Fig. 16. — Céramique médiévale.

(fig. 16 n° 1226-02). L'occupation de l'aire d'utilisation n'a livré qu'une agrafe à double crochet (fig. 13 n° 1226-01) et une pièce de monnaie non identifiable. Ce mobilier permet une datation du four du XIe-XIIe siècles. Celle-ci confirme l'approche chronologique des murs montés à sec qui lui sont contemporains.

Le comblement de l'ensemble de ces structures se caractérisent par un mobilier du XIIIe siècle ou du début du XIVe siècle<sup>42</sup>. On note en particulier : une valve de moule à méreaux du XIIIe siècle<sup>43</sup> (fig. 13 n° 1227-01), une obole de Cahors émise entre 1203 et 1234, un denier de Cahors de la deuxième moitié du XIIIe siècle<sup>44</sup>. Cette période est très exactement celle de l'arrivée sur le site des premiers Dominicains.

42. Etude du matériel médiéval réalisée par J.-L. Boudartchouk.

43. Ce fragment de valve de moule à méreaux porte un motif de rayons qui relie une couronne de globules à un globe central. Ce décor est proche de méreaux à type monétaire trouvés à Toulouse. Il imiterait grossièrement des monnaies d'or musulmanes (Tareni) qui circulent encore à la fin du XIIIe siècle. Etude réalisée par J. Labrot (1227-01 fig. 14).

G. Fouet, G. Saves, J. Labrot, *Les méreaux de plomb de la Garonne : trouvailles archéologiques du gué du Ramier du Bazacle à Toulouse*, Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France, t. XLVII, 1987, p. 68-69, pl. X, avers n°s 311, 316, 317).

44. N° 1089-01 : obole de Cahors, monnaie de Guillaume de Cardaillac évêque (Pœy D'Avant type 3907-3908). N° 1043-01 : denier de Cahors (Pœy D'Avant type 3920, Depeyrot type 1170-1201). Identification F. Dieulafait.

45. Toutes les informations sur l'historique du couvent sont tirées des travaux de P. Lançon (cf. note 2) et des documents qu'il nous a gracieusement communiqué.

## Le couvent des Dominicains

### Les bâtiments conventuels (fig. 17)

Les Frères Prêcheurs s'installent à Rodez en 1282-1284<sup>45</sup>. Ils construisent d'abord une petite église voûtée et un dortoir, avant d'étendre le couvent sur la superficie qu'occuperont les casernes Sainte-Catherine après la Révolution. Si l'on se réfère au plan des bâtiments proposé par Pierre Lançon, cette église primitive serait située dans la zone est du site. Seules quelques sépultures pouvant appartenir à cet état ont pu être repérées. Des vestiges de trois tombes ont été découverts en bordure orientale du chantier sous des constructions médiévales et modernes. Presque

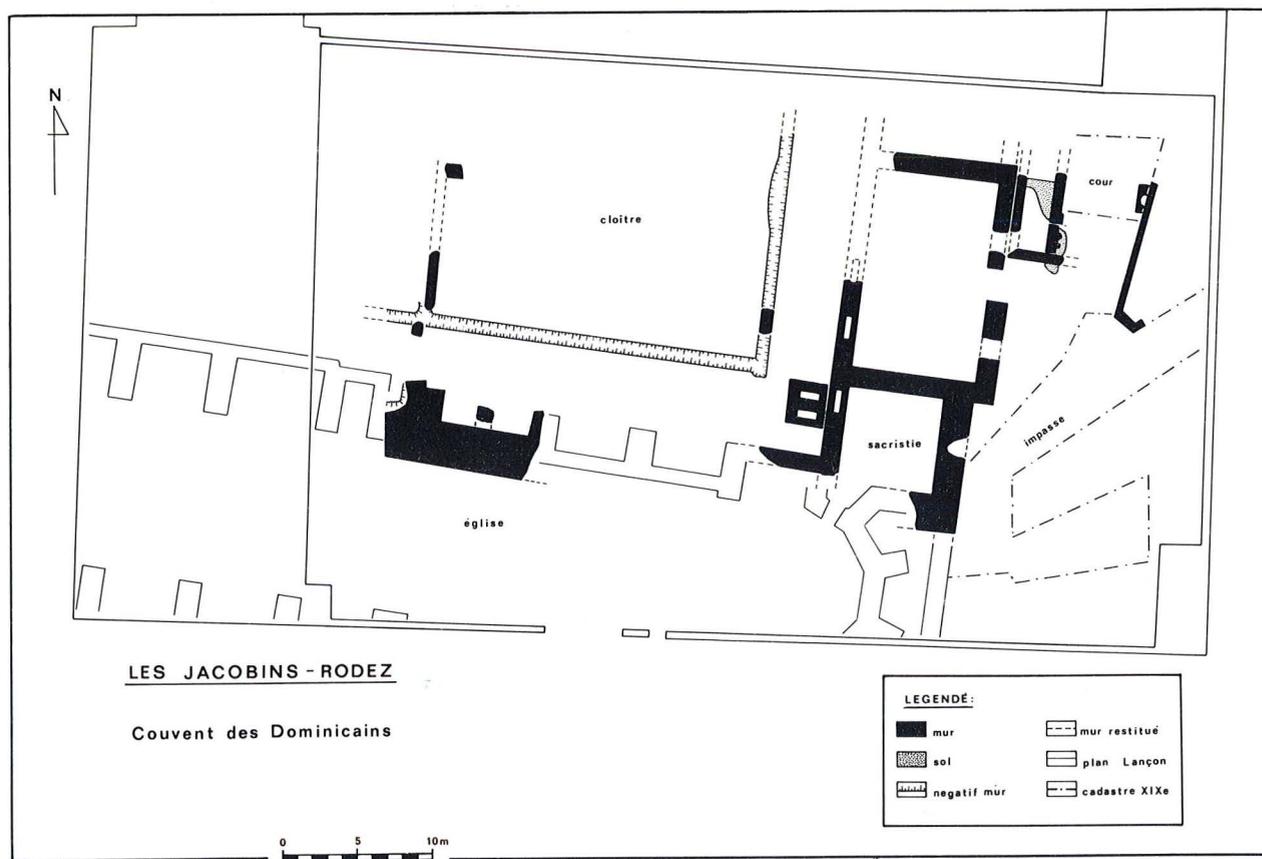


Fig. 17. — Plan schématique du couvent des Dominicains.

entièrement détruites, il ne reste de ces inhumations que les extrémités. Ces sépultures orientées se présentent comme des coffres de dalles fines en gneiss ou en grès calées par de petits blocs (diam. = 80 cm de large sur 50 cm de haut). Les pieds des squelettes sont encore en place dans les tombes 1 et 3 (fig. 18 coupe C3).

Le plan des bâtiments conventuels établis au début du XIV<sup>e</sup> siècle est plus perceptible malgré les destructions postérieures. Là encore, seules les fondations posées sur le substrat sont à notre disposition pour restituer les parties de cet ensemble présentes sur le site. Les sols et autres niveaux de surface avaient déjà totalement disparus.

Dans la zone est, l'aile orientale du couvent qui correspond à la salle capitulaire et à la sacristie, est composée de deux types de construction. Le premier est caractérisé par le mur occidental donnant sur le cloître qui présente un appareil soigné mais irrégulier. Trois caveaux (0,55 m sur 1,85 m) rectangulaires sont intégrés dans la largeur de la construction (1,3 m). Le remplissage de ces tombes contient de nombreux ossements en vrac et quelques éléments de ferrures très dégradés peut-être attribuables à des sépultures en coffre<sup>46</sup>. Des fragments de sculptures et de nombreux matériaux issus de la destruction du bâtiment ont parachevé le comblement de ces caveaux. La portion de l'étroite

46. Peut-être comme au prieuré du Pinel : J. Falco, P. Lile, *Différents modes de sépultures au Prieuré du Pinel (Villariès, Haute-Garonne)*, catalogue d'exposition : Archéologie et vie quotidienne aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles en Midi-Pyrénées Musée des Augustins de Toulouse, 7 mars-31 mai 1990, p. 230-231.

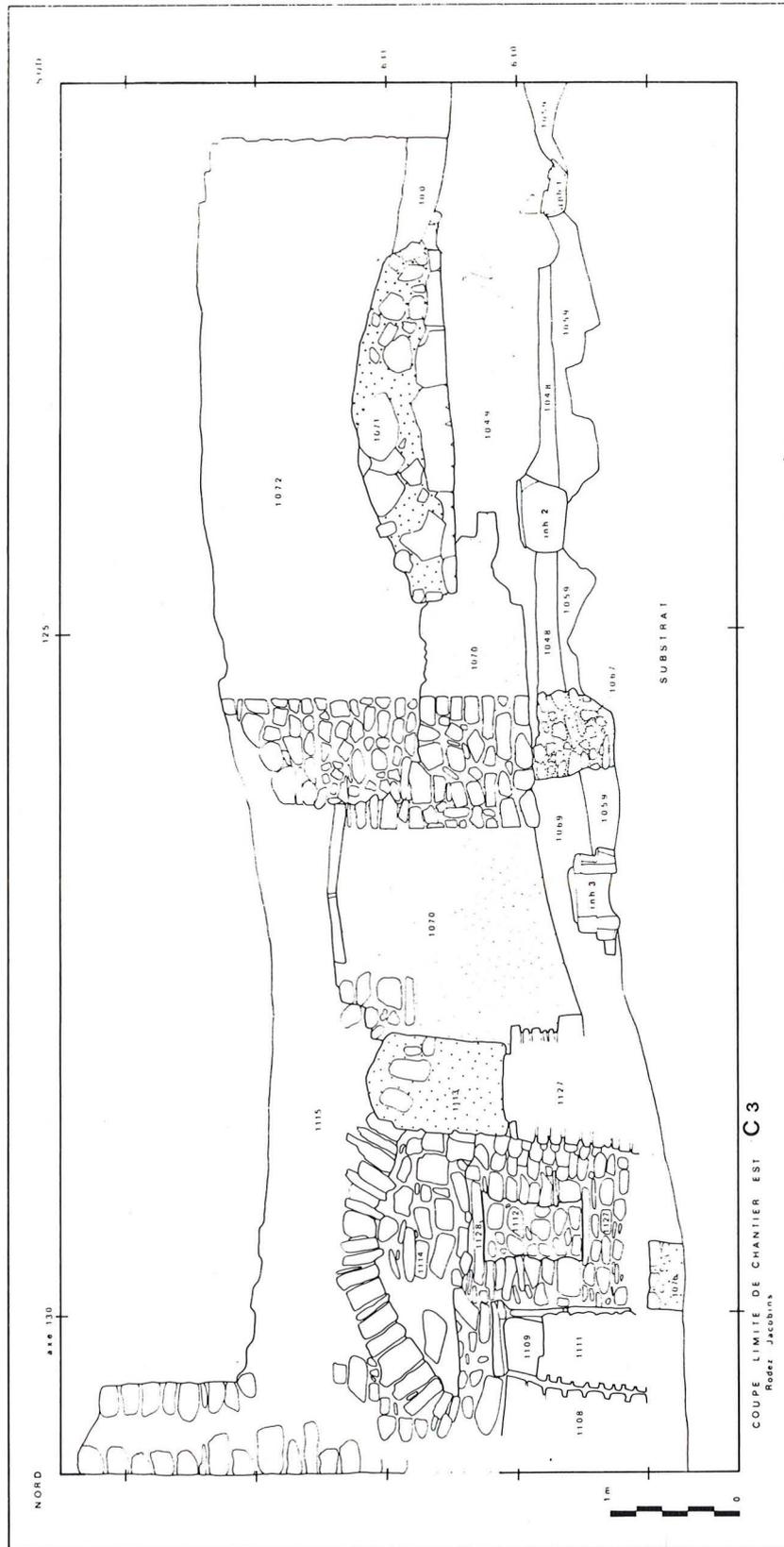


Fig. 18. — Coupe nord-sud secteur des bâtiments annexes.

tranchée de fondation de ce mur qui a pu être fouillée a livré des tessons de poterie décorée polychrome<sup>47</sup> datée de la fin du XIIIe siècle et du début du XIVe siècle, et présente ce mur comme appartenant au premier état du couvent.

Le second type de fondations est représenté par des murs plus larges, construits en tranchée pleine avec un mortier plus dur. Ils s'accrochent à la partie plus ancienne et appartiennent aux multiples étapes de reconstruction que connaît le couvent jusqu'à la Révolution. La réutilisation des matériaux les plus divers est une des caractéristiques de la construction du couvent à l'inverse des édifices des périodes précédentes<sup>48</sup>. Lors des premiers terrassements du site, on a pu remarquer l'intégration dans un mur d'un haut de fenêtre à meneaux de la fin du Moyen Age en grès rouge.

Le réaligement des rues, opéré au début du XIXe siècle, exclut pratiquement l'église des Jacobins du champ de fouille. Seules les traces de son mur septentrional ont été observées sous la forme d'une importante tranchée de récupération de matériaux (3 m de large). On peut supposer que cet édifice majeur était construit en pierres de taille et a fait l'objet d'un épierrement particulièrement poussé.

A quelques exceptions près, le mur-bahut du cloître a connu le même phénomène. Cependant la tranchée de récupération qui marque son emplacement (larg. = 1 m) restitue l'essentiel de son plan. La galerie du préau court le long de l'église et de la salle capitulaire sur 4 à 6 m de large. Un chapiteau de ce cloître, orné de feuilles polylobées a été récupéré lors des premiers terrassements. Cet espace est occupé par de nombreuses sépultures dont la plupart sont en cercueil, enterrées dans la largeur de la galerie.

Dans toutes les tombes étudiées, les inhumés sont placés sur le dos, les membres supérieurs ramenés sur l'abdomen ou la poitrine. Les mains et les poignets sont parfois entourés d'un chapelet en os. Les bagues sont les seuls bijoux laissés aux défunts. Dans la zone étudiée, les sépultures les plus anciennes sont rangées tête au nord contre l'église, d'autres plus récentes placées en sens inverse causant ainsi la destruction des membres inférieurs des inhumations antérieures. Deux caveaux maçonnés rectangulaires placés à l'angle de la galerie ont également

été fouillés (fig. 19). Au fond, trois individus au moins se trouvaient superposés dans chacun d'eux. D'après l'importante quantité d'ossements en vrac recouvrant les sépultures, ces caveaux ont certainement servis d'ossuaire dans leur période la plus récente. Le mobilier et le type de tombes observées situent sans équivoque leur implantation au cours des XVIIe et XVIIIe siècles<sup>49</sup>.

## Les bâtiments annexes

A l'est du couvent proprement dit se développe une partie des bâtiments de service : écurie, grange, etc. Ces annexes donnent accès sur la rue de la Bullière par l'intermédiaire d'une impasse. Après la Révolution, ces parcelles non intégrées aux casernes ont suivi une évolution parallèle qui a largement modifiée leur structure. La chaussée de l'impasse, repérée à la base des fondations du couvent, montre une différence de niveau entre l'intérieur et l'extérieur qui se traduit par la présence d'un escalier sur le cadastre napoléonien. L'impasse est pavée à même le substrat causant la disparition de tout vestige plus ancien. Une seule partie de ces bâtiments de service a subsisté accolée à l'aile orientale du couvent. Ce secteur au nord-est du chantier a subi de nombreuses transformations du XIVe au XVIIIe siècles.

L'état le plus ancien se présente comme un passage entre le couvent et l'angle d'un édifice dont la fonction ne peut être précisée (cf. plan). Ces aménagements recomposent l'organisation du parcellaire du XIIe siècle en fonction des bâtiments conventuels. Les murs (larg. = 0,8 m) maçonnés au mortier et fondés sur le substrat sont légèrement plus étroits en élévation. Le sol est composé d'un pavage de petits blocs de gneiss implantés verticalement en une sorte d'arabesque concentrique. Avant sa destruction partielle par une fosse circulaire, un foyer peu étendu a été installé dans l'angle du passage. Une oule de large diamètre a été retrouvée, éclatée sur place, en bordure de celui-ci (fig. 16 n° 1041-02). Sous le fond du récipient, un double tournois de Philippe VI (1348)<sup>50</sup> fut découvert dans la cendre. Le mobilier récolté dans la fosse entamant ces niveaux situe également une modification du bâtiment dans la deuxième moitié du XIVe siècle. La céramique recueillie se divise en

47. Techniquement très proche des céramiques de Saintonge mais intégrant des motifs en chevrons (imitations ?), probablement dans la même fourchette chronologique que cette production.

48. Les constructions antiques sont construites en gneiss et en grès (utilisé pour des parements ou des éléments architecturaux). Les murs médiévaux sont quasi-exclusivement montés en gneiss.

49. Chapelets, monnaies du XVIIe siècle.

50. Double tournois de Philippe VI, 2e type 1ère ou 2e émission, janv.—déc. 1348, (Lafauray 275). Identification F. Dieulafait.

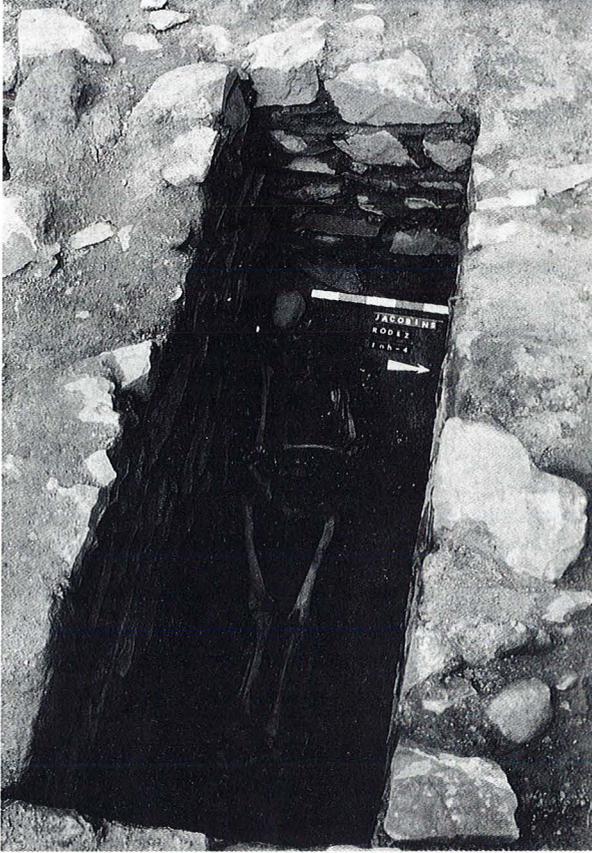


Fig. 19. — Sépulture en caveau, époque moderne.

productions vernissées de vases à liquides et d'oules globulaires parfois dotées de petites anses boudinées placées horizontalement sous la lèvre. On y trouve les formes et les décors déjà connus à Rodez et dans le Tarn pour cette époque<sup>51</sup>.

La deuxième étape de construction est marquée par les remblais amenés pour surélever le niveau du sol. On y trouve des espèces monétaires de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>52</sup> associées cette fois à des tessons de poteries plus tardives. Le passage est alors fermé par un mur sans doute en vue de l'agrandissement de la pièce située à l'est dont l'orientation des murs est rectifiée. Un nouveau pavage

de matériaux plus petits que dans le précédent, est installé dans ce couloir. Son implantation sur un tronçon du mur placé contre le couvent indique un accès à l'aile orientale de ce dernier.

Une dernière série de transformations s'effectue sans doute au XVII<sup>e</sup> ou au XVIII<sup>e</sup> siècles. Elle se traduit par une nouvelle reprise des murs séparant le couloir et l'annexe. Un conduit est ménagé dans le nouveau mur pour permettre l'évacuation de l'eau d'un petit évier installé dans l'angle et sur le pavage de la pièce. De l'autre côté du mur, dans le couloir entre le couvent et le bâtiment, un petit caniveau couvert sommairement construit en blocs de gneiss conduit les eaux usées au-delà des limites nord du chantier. Un petit morceau de dallage extérieur à la pièce permet d'évaluer la dénivellation entre cet ensemble et le niveau de l'impasse à 2,2 m.

La coupe nord-est du chantier (fig. 18 coupe C3) présente un autre aspect de ce secteur d'habitat. Elle se présente sous la forme d'un mur comprenant plusieurs états et qui correspond sans doute à une limite parcellaire. La majeure partie de cette construction est implantée dans une couche médiévale (1049). Deux grands blocs de rempart antique y sont réutilisés (1071, 1113). Ceux-ci sont intégrés parement vers le bas, la coupe horizontale du bloc à la verticale. Ils sont identifiables par les blocs de grès taillés en grains de maïs particulièrement caractéristiques du parement de cette construction. Si l'on se reporte au tracé connu de l'enceinte antique, il est fort probable que le rempart de la cité passe non loin de là, de l'autre côté de la rue de la Bullière.

Un puits occupe l'extrémité septentrionale de cette coupe. Il n'a pu être vidé pour des raisons de sécurité. Il a subi de nombreux aménagements avant d'être définitivement condamné. Les deux principaux sont un regard quadrangulaire composé de plaques de schiste posées verticalement (1109), et un accès latéral (1128) de 0,8 m sur 0,5 m bouché par la suite (1112). Le comblement du puits semble avoir été rendu nécessaire par la mise en place d'un nouveau bâtiment dont l'angle prend appui sur le puits par l'intermédiaire d'un arc de décharge (1115). Cette maison, probablement du XVIII<sup>e</sup> siècle possédait un dallage de grès, un enduit peint intérieur, et un puits entrevus lors de

51. F. Funk, *Un ensemble clos bas-médiéval de la place Sainte-Claire à Albi*, Archéologie Tarnaise, t. 3, 1981.

P. Gruat et alii, *Résultats des fouilles urbaines de «La Durenque» Boulevard François Fabié à Rodez*, Vivre en Rouergue, cahiers d'archéologie aveyronnaise n° 4, p. 67-69, fig. 30-31.

52. N° 1094-01 : Hardi d'Edouard III 1355-1375 (Agen ?) (Poey D'Avant 3922-23). N° 1040-03 : double parisis Philippe VI, 2<sup>e</sup> type 1<sup>ère</sup> à 3<sup>e</sup> émission, 1341-1342, (Lafaury 270). Identification F. Dieulafait.

la destruction finale du site. Cet édifice est à une altitude équivalente à celle des bâtiments de service précédemment étudiés.

Toutes ces transformations, des bâtiments conventuels ou non, correspondent parfaitement à l'image de chantier permanent que présente le couvent au travers des archives des Dominicains. Au XVII<sup>e</sup> siècle, de nombreux travaux sont pratiqués pour «refaire le conduit des eaux usées, pour niveler et rabaisser le sol en enlevant les quantités de terre qui s'accumulent dans le cloître, la basse-cour ou même l'église». La disparition des vestiges des parties anciennes du couvent est donc du fait même de sa rénovation perpétuelle jusqu'à la Révolution.

L'implantation des casernes, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, provoque la destruction du dernier état du monastère. La construction du bâtiment qui deviendra l'école Gally a sans doute été la plus dommageable par sa position dans l'axe de l'aile orientale du couvent. De son côté, l'église est transformée en Place de la Caserne après la récupération presque intégrale de ses matériaux de construction. L'ancienne limite du bâtiment est ensuite matérialisée par un mur peu profond. Un puits lui est adossé sur le flanc nord. Celui-ci est alimenté par un drain composé de tubulures en terre cuite prises dans un hérisson de blocs de gneiss couvert de dalles. Le cloître devient la cour de la Caserne après l'épierrement de son mur-bahut.

## Conclusion

Les vestiges découverts sur le site des Jacobins à Rodez témoignent une nouvelle fois de la grande richesse archéologique de cette ville. Ils renouvellent pour une grande part la connaissance de son urbanisme à travers le temps.

Les traces de l'existence d'une cité gauloise avant conquête sont peu probantes. La première véritable occupation du site débute à la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. La période augustéenne est marquée par l'installation d'une construction sur sablières basses et murs à pans de torchis. Ce bâtiment aux caractéristiques romaines n'était sans doute pas isolé au sein de ce quartier, au cœur de la cité antique. Dans les années 60-80 du I<sup>er</sup> siècle après J.-C., ces constructions légères sont remplacées par un ensemble

monumental qui trahit une véritable réorganisation de la trame urbaine. Elle se concrétise ici par un double portique qui appartient peut-être au forum de Rodez. Les vestiges monumentaux découverts par ailleurs non loin du site semblent confirmer cette hypothèse. L'orientation des murs et de l'égout (rue ?) correspond à la trame viaire qui transparaît encore aujourd'hui dans les axes des rues du centre ville et qui leur sont parallèles. Cette chronologie antique ressemble en tout point à celle de nombreuses villes françaises : un premier urbanisme sous l'impulsion d'Auguste, l'affirmation d'un schéma architectural général de la cité par la création d'un ensemble monumental cumulant plusieurs fonctions au milieu du I<sup>er</sup> siècle<sup>53</sup>.

Cette apparente importance de la cité ruthénoise ne doit pas surprendre quand on sait que la ville, chef-lieu de Cité, possédait un imposant amphithéâtre de la fin du I<sup>er</sup> siècle ou du début du II<sup>e</sup> siècle<sup>54</sup>. Cette période de croissance du Haut-Empire est également marquée par l'apparition d'une céramique à engobe orangé. Cette production locale exploite sans doute un marché disponible entre les poteries de luxe produites à La Graufesenque est la céramique commune classique.

L'époque mérovingienne marque un nouveau tournant dans l'évolution du site. Plutôt qu'une destruction radicale de la cité antique, les vestiges de la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle évoquent une refonte de l'urbanisme. L'ensemble monumental a perdu ses fonctions initiales au profit d'une occupation parasite de l'espace. Elle précède une destruction définitive pour raisons de réaménagement profond de la zone, accompagnée d'une récupération sélective des matériaux destinés peut-être à la construction de la cathédrale toute proche. La découverte de ces niveaux, même modestes, du Haut Moyen Age est exceptionnelle dans le sens où elle permet de mieux cerner un mobilier et un mode d'occupation très mal connus dans notre région, et dans une ville vouée, semble-t-il, à une absence chronique de vestiges médiévaux. A ce titre, les structures très caractéristiques du XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles ne manquent pas d'intérêt. Le four domestique associé aux murs et aux puits prouve l'existence d'une véritable occupation des parcelles tout près de l'enceinte de la cité. A la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le couvent des Dominicains ne s'installe donc pas dans un no man's land.

53. C. Goudineau, P.-A. Février, M. Fixot, W. Kruta, *La ville antique (I. Le réseau urbain)*, Histoire de la France urbaine, t. 1, 1980, p. 95-100 et 274-279.

54. R. Bedon, R. Chevallier, P. Pinon, *Architecture...*, op. cit., t. 2, L'urbanisme, p. 211.

Cet ensemble monastique va connaître de multiples transformations et destructions qui n'ont pas permis de répondre aux espérances que pouvait promettre le site. Cependant, son plan et ses grandes phases chronologiques ont été confirmés, notamment par la fouille d'un secteur d'habitat du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècles.

Le site des Jacobins ne représente que la première tranche des travaux suscités par les transformations des abords de l'Hôtel de Ville de Rodez. Les deux autres

tranches à venir devraient confirmer bien des hypothèses proposées : nature de l'occupation pré-augustinienne, étendue et structure du quartier augustinien, existence et architecture du forum, occupation mérovingienne, urbanisme médiéval entre bourg et cité. Dans tous les cas, l'ensemble des informations recueillies sur une grande superficie au cœur de la ville modifieront sans doute notre perception de l'histoire de Rodez.